

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (InaLF)

Considérations sur les moeurs de ce siècle [Document électronique] / par C.
Duclos

INTRODUCTION

p1

J' ai vécu, je voudrais
être utile à ceux qui
ont à vivre. Voilà le
motif qui m' engage à rassembler
quelques réflexions sur

p2

les objets qui m' ont frappé
dans le monde. Les sciences
n' ont fait de vrais progrès que
depuis qu' on travaille à éclaircir,
détruire ou confirmer les
systèmes par l' expérience, l' examen
et la confrontation des
faits. C' est ainsi qu' on en dévroit
user à l' égard de la science
des moeurs. Nous avons
quelques bons ouvrages sur
cette matière ; mais comme il
arrive des révolutions dans les
moeurs, les observations faites
dans un tems ne sont pas exactement
applicables à un autre.
Les principes puisés dans la nature
sont toujours subsistans ;
mais pour s' assurer de leur vérité,
il faut sur-tout observer

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

p3

les différentes formes qui les déguisent, sans les altérer, et qui par leur liaison avec les principes, tendent de plus en plus à les confirmer.

Il seroit donc à souhaiter que ceux qui ont été à portée de connoître les hommes, fissent part de leurs observations.

Elles seroient aussi utiles à la science des moeurs, que les journaux des navigateurs l'ont été à la navigation. Des faits et des observations suivies, tendent nécessairement à la découverte des principes ; au lieu que des principes purement spéculatifs sont rarement sûrs, ont encore plus rarement une application fixe, et tombent

p4

souvent dans le vague des systèmes.

Je me suis proposé, en considérant les moeurs, de démêler dans la conduite des hommes quels en sont les principes, et peut-être de concilier leurs contradictions. Les hommes ne sont inconséquens dans leurs actions, que parce qu'ils sont inconstans dans leurs principes. Quoique cet ouvrage semble avoir pour objet particulier la connoissance des moeurs de ce siècle, j'espère que l'examen des moeurs actuelles pourra servir à faire connoître l'homme de tous les tems. Pour mettre plus d'ordre et

p5

de clarté dans les différens articles que je me propose de

traiter, je les distribuerai par chapitres. Je choisirai les sujets qui me paroîtront les plus importants, et dont l' application est la plus fréquente et la plus étendue, et je tâcherai par leur réunion de les faire concourir à un même but, qui est la connoissance des moeurs. J' espère que mes idées s' éloigneront également de la licence et de l' esprit de servitude ; mais j' userai en citoyen de la liberté dont la vérité a besoin. Si l' ouvrage plaît, j' en serai très-flâté ; s' il est utile, j' en serai encore plus content.

p6

CHAPITRE 1

sur les moeurs en général.
avant que de parler des moeurs, commençons par déterminer les idées qu' on attache à ce terme ; je dis les idées, car il est du nombre de ceux qui loin d' avoir des synonymes, reçoivent plusieurs acceptions.
Les moeurs, en parlant d' un particulier et de la vie privée, ne signifient autre chose que la pratique des vertus morales, ou le dérèglement de la conduite, suivant que ce terme est

p7

pris en bien ou en mal. Mais relativement à une nation, cela s' entend de ses coutumes, de ses usages, non pas de ceux qui indifférens par eux-mêmes sont du ressort d' une mode arbitraire ; mais des usages qui influent

sur la manière de penser, de sentir et d'agir, ou qui en dépendent. C'est sous cet aspect que je considère les mœurs. On auroit tort de s'imaginer que de telles considérations ne soient que des idées spéculatives. L'erreur où l'on pourroit être à ce sujet, vient de ce que plusieurs de ceux qui ont écrit sur la morale, commencent par supposer que l'homme n'est qu'un composé

p8

de misère et de corruption, et qu'il ne peut rien produire d'estimable. Ce système est aussi faux que dangereux. Les hommes sont également capables du bien et du mal ; ils peuvent être corrigés, puisqu'ils peuvent se pervertir ; autrement, pourquoi punir, pourquoi récompenser, pourquoi instruire ? Mais pour être en droit de reprendre les hommes, et en état de les corriger, il faudroit d'abord aimer l'humanité, et l'on seroit alors à leur égard juste sans dureté, et indulgent sans lâcheté. Les hommes sont, dit-on, pleins d'amour propre, et attachés à leur intérêt. Eh bien,

p9

partons de-là. Ces dispositions n'ont rien par elles-mêmes de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaises par les effets qu'elles produisent. C'est la sève des plantes, on n'en doit juger que par leurs fruits. Que deviendroit la société, si on la privoit de ses ressorts, si on en retranchoit les passions ?

Qu' on apprenne aux hommes
à s' aimer relativement les uns
aux autres, qu' on leur en
prouve la nécessité pour leur
bonheur. On peut leur démontrer
que leur gloire et leur intérêt
ne se trouvent que dans la
pratique de leurs devoirs. On ne
les trompe que pour les
rendre plus malheureux ; sur l' idée

p10

humiliante qu' on leur
donne d' eux-mêmes, ils peuvent
être criminels, sans en
rougir. Pour les rendre
meilleurs, il ne faut que les éclairer :
le crime n' est qu' un faux jugement.
Voilà toute la science de la
morale, science plus importante, et
aussi sûre que celles
qui s' appuient sur des démonstrations.
Aussi-tôt qu' il y a
une société, il y a une morale et
des principes sûrs de
conduite. Nous devons à tous
ceux qui nous doivent, et nous
leur devons également, quelque
différens que soient ces
devoirs. Cela est aussi certain
en morale qu' il l' est en géométrie,

p11

que tous les rayons
d' un cercle sont égaux, et se
réunissent à un même point.
Il s' agit donc d' examiner
les erreurs des hommes ; mais
cet examen doit se faire sur
les moeurs générales, sur les
différentes classes qui
composent la société, et non pas sur
les moeurs des particuliers : il
faut des tableaux et non pas
des portraits ; c' est la
principale différence qu' il y a de la
morale à la satire.

Les peuples ont comme des particuliers leurs caractères distingués, avec cette différence, que les mœurs particulières d'un homme peuvent être une suite de son caractère,

p12

mais elles ne le constituent pas nécessairement ; au lieu que les mœurs d'une nation forment précisément le caractère national.

Les peuples les plus sauvages sont les plus criminels : l'enfance d'une nation n'est pas son âge d'innocence. C'est l'excès du désordre qui donne la première idée des lois : on les doit au besoin, souvent au crime, et non pas à la prévoyance.

Les peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples et sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison et l'équité ont policés, et qui n'ont

p13

pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. Chez les barbares, les lois doivent former les mœurs : chez les peuples policés, les mœurs perfectionnent les lois, et quelquefois y suppléent, la fausse politesse les fait oublier. L'état le plus heureux seroit celui où la vertu ne feroit pas un mérite. Quand elle commence à se faire remarquer, les mœurs sont déjà altérées ; et si elle devient ridicule, c'est le dernier degré de la corruption.

Un objet très-intéressant seroit
l' examen des différens
caractères des nations, et de la

p14

cause physique ou morale de
ces différences : mais il y
auroit de la témérité à
l' entreprendre, sans connoître
également bien les peuples qu' on
voudroit comparer, et l' on seroit
toujours suspect de
partialité. D' ailleurs l' étude des
hommes avec qui nous avons
à vivre, est celle qui nous est vraiment
utile.

En nous renfermant dans
notre nation, quel champ
vaste et varié ! Sans entrer dans
des subdivisions, qui seroient
plus réelles que sensibles,
quelle différence, quelle
opposition même de moeurs ne
remarque-t-on pas entre la
capitale et les provinces ? Il

p15

y en a autant que d' un peuple
à un autre.

Ceux qui vivent à une lieue
de la capitale, en sont à un
siècle pour les façons de
penser et d' agir. Je ne nie pas les
exceptions, je ne parle qu' en
général : je prétens encore
moins décider la supériorité
réelle, je remarque simplement
la différence.

Qu' un homme après avoir
été long-tems absent de la
capitale y revienne, on le
trouve ce qu' on appelle
rouillé : peut-être n' est-il que plus
raisonnable, mais il est
certainement différent de ce qu' il
étoit. C' est dans Paris qu' il
faut considérer le françois,

p16

parce qu' il y est plus françois
qu' ailleurs.

Mes observations ne regardent
pas ceux qui dévoués à
des occupations suivies, ou à
des travaux pénibles, n' ont
par-tout que des idées
relatives à leur situation, et
indépendantes des lieux qu' ils
habitent. On trouve plus à Paris
qu' en aucun lieu du monde
de ces victimes du travail.
Je considère principalement
ceux à qui l' opulence
et l' oisiveté suggèrent la
variété des idées, la bisarrerie
des jugemens, l' inconstance
des sentimens et des affections,
en donnant un plein
essor au caractère. Ces hommes-là

p17

forment un peuple dans la
capitale. Livrés alternativement
et par accès à la dissipation, à
l' ambition, ou à ce
qu' ils appellent philosophie ;
c' est-à-dire, à l' humeur, à la
misanthropie ; emportés par les
plaisirs, tourmentés
quelquefois par de grands intérêts,
ou des fantaisies frivoles, leurs
idées ne sont jamais suivies,
elles se trouvent en contradiction,
et leur paroissent
successivement d' une égale
évidence. Les occupations sont
différentes à Paris et dans la
province ; l' oisiveté même ne
s' y ressemble pas : l' une est
une langueur, un engourdissement,
une existence matérielle ;

p18

l' autre est une activité sans
dessein, un mouvement sans
objet. On sent plus à Paris
qu' on ne pense, on agit plus
qu' on ne projete, on projete
plus qu' on ne résout. On
n' estime que les talents et les arts
de goût ; à peine a-t-on l' idée
des arts nécessaires, on en
jouit, sans les connoître.
Les liens du sang n' y
décident de rien pour l' amitié ;
ils n' imposent que des devoirs
de décence ; dans la province
ils exigent des services : ce n' est
pas qu' on s' y aime plus qu' à
Paris, on s' y hait souvent
davantage, mais on y est plus
parent.
Il régné à Paris une certaine

p19

indifférence générale qui
multiplie les goûts passagers,
qui tient lieu de liaison, qui
fait que personne n' est de trop
dans la société, que personne
n' y est nécessaire : tout le
monde se convient, personne ne se
manque. L' extrême dissipation
où l' on vit, fait qu' on ne prend
pas assez d' intérêt les uns aux
autres, pour être difficile ou
constant dans les liaisons.
On se recherche peu, on se
rencontre avec plaisir, on
s' accueille avec plus de vivacité
que de chaleur ; on se perd sans
regret, ou même sans y faire
attention.
Les moeurs font à Paris ce
que l' esprit du gouvernement

p20

fait à Londres ; elles confondent
et égalisent dans la société
les rangs qui sont

distingués et subordonnés dans
l' état. Tous les ordres vivent à
Londres dans la familiarité,
parce que tous les citoyens
ont besoin les uns des autres ;
l' intérêt les rapproche.
Les plaisirs produisent le
même effet à Paris ; tous ceux
qui se plaisent se conviennent,
avec cette différence que
l' égalité qui est un bien, quand
elle part d' un principe du
gouvernement, est un très-grand
mal, quand elle ne vient que
des moeurs, parce que cela
n' arrive jamais que par leur
corruption.

p21

Le grand défaut du françois
est d' être toujours jeune,
et presque jamais homme ;
par-là il est souvent aimable,
et rarement sûr : il n' a
presque point d' âge mûr, et passe
de la jeunesse à la caducité.
Nos talens dans tous les
genres s' annoncent de bonne
heure ; on les néglige long-tems
par dissipation, et à peine
commence-t-on à vouloir en faire
usage, que leur tems est passé.
Il y a peu d' hommes parmi
nous qui puissent s' appuyer de
l' expérience.
Oserai-je faire une remarque,
qui peut-être n' est pas
aussi sûre qu' elle me le paroît ;
mais il me semble que ceux de

p22

nos talens qui demandent de
l' exécution, ne vont pas
ordinairement jusqu' à soixante
ans dans toute leur force. Nous
ne réussissons jamais mieux
dans quelque carrière que ce

puisse être, que dans l' âge
mitoyen, qui est très-court,
et plutôt encore dans la
jeunesse que dans un âge trop
avancé. Si nous formions de
bonne heure notre esprit à la
réflexion, et je crois cette
éducation possible, nous
serions sans contredit la
première des nations, puisque
malgré nos défauts, il n' y en a
point qu' on puisse nous
préférer : peut-être même pourrions-nous
tirer avantage de la jalousie

p23

de plusieurs peuples : on
ne jalouse que ses supérieurs.
à l' égard de ceux qui se
préfèrent naïvement à nous, c' est
parce qu' ils n' ont pas encore
de droit à la jalousie.
D' un autre côté, le commun
des françois croit que c' est un
mérite que de l' être : avec un
tel sentiment, que leur
manque-t-il pour être *patriotes* ? Je
ne parle point de ceux qui
n' estiment que les étrangers.
On n' affecte de mépriser sa
nation, que pour ne pas
reconnoître ses supérieurs ou ses
rivaux trop près de soi.
Les hommes de mérite, de
quelque nation qu' ils soient,
n' en forment qu' une entr' eux.

p24

Ils sont exempts d' une vanité
nationale et puérile, ils la
laissent au vulgaire, à ceux qui
n' ayant point de gloire
personnelle, sont réduits à se
prévaloir de celle de leurs
compatriotes.
On ne doit donc se permettre
aucun parallèle injurieux

et téméraire : mais s' il est permis de remarquer les défauts de sa nation, il est de devoir d' en relever le mérite, et le françois en a un distinctif. Il est le seul peuple dont les moeurs peuvent se dépraver, sans que le coeur se corrompe et que le courage s' altère, qui allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la

p25

mollesse : ses vertus ont peu de consistance, ses vices n' ont point de racines. Le caractère d' Alcibiade n' est pas rare en France. Le dérèglement des moeurs et de l' imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du françois : l' amour propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talens et de ses vertus, le préserve en même-tems des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangere, et il est emprunté dans l' intrigue. Si l' on a quelquefois vû parmi nous des crimes odieux,

p26

ils ont disparu, plutôt par le caractère national, que par la sévérité des loix. Un peuple très-éclairé et très-estimable à beaucoup d' égards, se plaint que la corruption est venue chez lui au point, qu' il n' y a plus de principes d' honneur, que les actions s' y évaluent toutes, qu' elles sont en proportion exacte avec l' intérêt, et qu' on y pourroit faire

le tarif des probités .

Je suis fort éloigné d' en
croire l' humeur et des déclamations
de parti ; mais s' il y
avoit un tel peuple, ce que
je ne veux pas croire, il seroit
composé d' une infinité de vils
criminels, parce qu' il y en auroit

p27

à tout prix, et on y trouveroit plus de
scélérats qu' en aucun lieu du monde,
puisqu' il n' y auroit point de vertu
dont on ne pût trouver la
valeur.

Cela n' est pas heureusement
ainsi parmi nous. On y voit
peu de criminels par système,
la misere y est le principal
écueil de la probité. Le
françois se laisse entraîner par
l' exemple, et séduire par le
besoin ; mais il ne trahit pas la
vertu de dessein formé. Or la
nécessité ne fait guère que des
fautes ; la cupidité réduite en
système fait les crimes.
C' est déjà un grand avantage,
que de ne pas supposer que

p28

la probité puisse être vénale ;
cela empêche bien des gens de
chercher le prix de la leur ; elle
n' existe plus dès qu' elle est à
l' encan.

Les abus et les inconvéniens
qu' on remarque parmi nous,
ne seroient pas sans remèdes,
si on le vouloit. Sans entrer
dans le détail de ceux qui
appartiennent autant à
l' autorité qu' à la philosophie, quel
parti ne tireroit pas de lui-même
un peuple chez qui l' éducation
générale seroit assortie
à son génie, à ses qualités

propres, à ses vertus, et même à ses défauts ?

p29

CHAPITRE 2

sur l' éducation.

on trouve parmi nous beaucoup d' instruction, et peu d' éducation. On y forme des savans, des artistes de toutes espèces ; chaque partie des lettres, des sciences et des arts y est cultivée avec succès. Mais on ne s' est pas encore avisé de former des hommes, c' est-à-dire, de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d' éducation générale toutes les instructions particulières ; de façon qu' ils

p30

fussent accoutumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général, et que dans quelque profession que ce fût, ils commençassent par être patriotes.

Nous avons tous dans le coeur des germes de vertus et de vices, il s' agit d' étouffer les uns et de développer les autres. Toutes les facultés de l' ame se réduisent à sentir et penser ; nos plaisirs consistent à aimer et connoître : il ne faudroit donc que régler et exercer ces dispositions, pour rendre les hommes utiles et heureux par le bien qu' ils feroient et qu' ils éprouveroient eux-mêmes. Telle est l' éducation

p31

qui devrait être générale et uniforme ; au lieu que l' instruction doit être variée et différente, suivant l' état, l' inclination et les dispositions de ceux qu' on veut instruire. Ce n' est point ici une idée de république imaginaire : d' ailleurs ces sortes d' idées sont au moins d' heureux modèles, des chimères qui ne le sont pas totalement, et qui peuvent être réalisées jusqu' à un certain point. Bien des choses ne sont impossibles que parce qu' on s' est accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire et du courage rendroient souvent facile ce que le préjugé et la

p32

lâcheté jugent impraticable. Peut-on regarder comme chimérique ce qui s' est exécuté ? Quelques anciens peuples, tels que les égyptiens et les spartiates, n' ont-ils pas eu une éducation relative à l' état, et qui en faisoit en partie la constitution ? En vain voudroit-on révoquer en doute des moeurs si éloignées des nôtres : on ne peut connoître l' antiquité que par le témoignage des historiens ; tous déposent et s' accordent sur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de son siècle, on a peine à se persuader qu' il y en ait eu de plus sages autrefois, quoiqu' on

p33

ne cesse de le répéter
par humeur. Je veux bien
accorder quelque chose à un
doute philosophique, en
supposant que les historiens ont
embelli les objets ; mais c' est
précisément ce qui prouve à
un philosophe qu' il y a un
fonds de vérité dans ce qu' ils
ont écrit. Il s' en faut bien
qu' ils rendent un pareil
témoignage à d' autres peuples dont
ils vouloient cependant
relever la gloire.
Il est donc constant que
dans l' éducation qui se
donnoit à Sparte, on s' attache
d' abord à former des
spartiates. C' est ainsi qu' on devoit
dans tous les états inspirer les

p34

sentimens de citoyen, former
des françois parmi nous, et
pour en faire des françois,
travailler à en faire des hommes.
Je ne sais si j' ai trop bonne
opinion de mon siècle ; mais
il me semble qu' il y a une
certaine fermentation de raison
universelle qui tend à se
développer, qu' on laissera
peut-être se dissiper, et dont on
pourroit assurer et hâter les
progrès par une éducation
bien entendue.
Loin de se proposer ces
grands principes, on s' occupe
de quelques méthodes
d' instructions particulières dont
l' application est encore bien
peu éclairée.

p35

Les artisans, les artistes,
ceux enfin qui attendent leur
existence de leur travail, sont

peut-être les seuls qui
reçoivent des instructions
convenables à leur destination ; mais
on donne absolument les
mêmes à ceux qui sont nés avec
une sorte de fortune. Il y a un
certain amas de connoissances
prescrites par l' usage, qu' ils
apprennent imparfaitement ;
après quoi ils sont censés
instruits de tout ce qu' ils
doivent savoir, quelles que soient
les professions auxquelles on
les destine.

Voilà ce qu' on appelle
l' éducation, et ce qui en mérite
si peu le nom. La plupart des

p36

hommes qui pensent, sont si
persuadés qu' il n' y en a point
de bonne, que ceux qui
s' intéressent à leurs enfans,
songent d' abord à se faire un plan
nouveau pour les élever. Il est
vrai qu' ils se trompent
souvent dans les moyens de
réformation qu' ils imaginent, et
que leurs soins se bornent
d' ordinaire à abrégér ou applanir
quelques routes des sciences ;
mais leur conduite prouve du
moins qu' ils sentent
confusément les défauts de
l' éducation usuelle, sans discerner
précisément en quoi ils
consistent.

De-là les partis bizarres que
prennent, et les erreurs où

p37

tombent ceux mêmes qui
cherchent le vrai avec plus de
bonne foi que de discernement.
Les uns ne distinguant ni le
terme où doit finir l' éducation
générale, ni la nature de
l' éducation particuliere qui doit
succéder à la premiere,

adoptent souvent celle qui convient le moins à l' homme que l' on veut former. Cela mérite cependant la plus grande attention. Dans l' éducation générale on doit considérer les hommes relativement à l' humanité et à la patrie ; c' est l' objet de la morale. Dans l' éducation particulière, il faut avoir égard à la condition, aux dispositions

p38

naturelles, aux talens personnels. Tel est ou dévroit être l' objet de l' instruction. La conduite qu' on suit me paroît bien différente. Qu' un ouvrage destiné à l' éducation d' un prince ait de la célébrité, le moindre gentilhomme le croit propre à l' éducation de son fils. Une vanité sottise décide plus ici que le jugement. Quel rapport en effet y a-t-il entre deux hommes, dont l' un doit commander, et l' autre obéir, sans avoir même le choix de l' espèce d' obéissance ? D' autres frappés des préjugés dont on nous accable, donnent dans une extrémité plus dangereuse que l' éducation la

p39

plus imparfaite. Ils regardent comme autant d' erreurs tous les principes qu' ils ont reçus, et les proscrivent universellement. Cependant les préjugés mêmes doivent être discutés et traités avec circonspection. Un préjugé n' étant autre chose qu' un jugement porté ou admis sans examen, peut être une vérité ou une erreur. Les préjugés nuisibles à la

société ne peuvent être que des erreurs, et ne sauroient être trop combattus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes, s' il y en a de telles : mais celles-ci exigent de la prudence ; il en faut quelquefois

p40

même en combattant le vice, on ne doit pas arracher témérairement l' ivroie. à l' égard des préjugés qui tendent au bien de la société, et qui sont des germes de vertu, on peut être sûr que ce sont des vérités qu' il faut respecter et suivre ! Il est inutile de s' attacher à démontrer des vérités admises, il suffit d' en recommander la pratique. En voulant trop éclairer les hommes, on ne leur inspire qu' une présomption dangereuse. Eh pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement ce qu' ils suivoient par sentiment, par un préjugé honnête ? Ces guides sont bien aussi sûrs que le raisonnement.

p41

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t-on trop détruit ; le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion en cette matière exige des principes sûrs et des lumières rares. La plupart étant incapables d' un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur : les plus éclairés pourroient encore en morale le préférer souvent à leurs lumières, et prendre leur goût ou leur répugnance pour la

régle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode : quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres, il

p42

n'arrive guère qu'ils soient mécontents. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point, et il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me dispenser à ce sujet de blâmer les écrivains qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, ce qui seroit un motif louable et utile, si l'on s'y renfermoit en philosophe citoyen, cherchent à saper les fondemens de la morale, et donnent atteinte aux liens de la société : d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélites. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs,

p43

est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, et des malheureux dans l'âge avancé ; car il y en a peu qui ayent alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles. L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages, ne doit pas flâter les auteurs qui d'ailleurs auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables écrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La satire, la licence et l'impiété n'ont jamais seules prouvé d'esprit. Les plus

méprisables par ces endroits
peuvent être lûs une fois : sans leurs

p44

excès on ne les eût jamais
nommés ; semblables à ces
malheureux que leur état condamnoit
aux ténèbres, et dont le public
n' apprend les noms que par
leurs crimes et leur supplice.
Pour en revenir aux préjugés,
il y auroit une méthode
assez sûre de les juger sans les
discuter formellement, qui ne
seroit pas pénible, et qui dans
les détails seroit souvent
applicable, sur-tout en morale.
Ce seroit d' observer les choses
dont on tire vanité. Il est alors
bien vraisemblable que c' est
d' une fausse idée. Plus on est
vertueux, plus on est éloigné
d' en tirer vanité, et plus on est
persuadé qu' on ne fait que son

p45

devoir ; les vertus ne donnent
point d' orgueil.
Les préjugés les plus tenaces
sont toujours ceux dont les
fondemens sont les moins
solides. On peut se détromper
d' une erreur raisonnée, par cela
même que l' on raisonne. Un
raisonnement mieux fait peut
désabuser du premier : mais
comment combattre ce qui n' a
ni principe, ni conséquence ?
Et tels sont tous les faux
préjugés. Ils naissent et croissent
insensiblement par des
circonstances fortuites, et se
trouvent enfin généralement
établis chez les hommes, sans
qu' ils en ayent apperçu les
progrès. Il n' est pas étonnant

p46

que de fausses opinions se soient élevées à l'insu de ceux qui y sont le plus attachés ; mais elles se détruisent comme elles sont nées. Ce n'est pas la raison qui les proscrit, elles se succèdent et périssent par la seule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs. Quelques opinions consacrées parmi nous paroîtront absurdes à nos neveux : il n'y aura parmi eux que les philosophes qui concevront qu'elles ayent pû avoir des partisans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une

p47

opinion ; leur esprit n'a besoin que d'être familiarisé avec elle, comme nos yeux avec les modes. Il y a des préjugés reconnus ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus fatiguants sur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'une chimère. Cependant il n'y a point de préjugé dont on se défasse moins : il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage,

p48

et non pas comme un
mérite, pour se borner à en jouir,
sans en tirer vanité. Que ces
hommes nouveaux qu' on vient
de dégrader soient enivrés de
titres peu faits pour eux, ils
sont excusables : mais il est
étonnant de trouver la même
manie dans ceux qui
pourroient s' en rapporter à la
publicité de leur nom. Si ceux-ci
prétendent par-là forcer au
respect, ils outrent leurs
prétentions, et les portent
au-delà de leurs droits. Le respect
d' obligation n' est dû qu' à ceux
à qui on est subordonné de
devoir, aux vrais supérieurs,
que nous devons toujours
distinguer de ceux dont le rang

seul est supérieur au nôtre. Le
respect qu' on rend uniquement
à la naissance, est un
devoir de simple bienséance ;
c' est un hommage à la mémoire
des ancêtres qui ont illustré
leur nom, hommage qui à
l' égard de leurs descendants,
ressemble en quelque sorte au
culte des images auxquelles
on n' attribue aucune vertu
propre, dont la matière peut
être méprisable, qui sont
quelquefois des productions d' un
art grossier que la piété seule
empêche de trouver ridicules,
et pour lesquelles on n' a qu' un
respect de relation.
Si l' on vouloit discuter la
plupart des opinions reçues,

p50

que de faux préjugés ne
trouveroit-on pas ; à ne considérer
que ceux dont l' examen seroit
relatif à l' éducation ? On suit
par habitude et avec confiance
des idées établies par le

hasard.

Si l' éducation étoit
raisonnée, les hommes acquerreroient
une très-grande quantité de vérités avec
plus de facilité
qu' ils ne reçoivent un petit
nombre d' erreurs. Les vérités
ont entr' elles une relation,
une liaison, des points de
contact, qui en favorisent la
connoissance et la mémoire ; au
lieu que les erreurs sont
ordinairement isolées, elles ont
plus d' effet qu' elles ne sont

p51

conséquentes, et il faut plus
d' efforts pour s' en détromper
que pour s' en préserver.
L' éducation ordinaire est
bien éloignée d' être systématique.
Après quelques notions
imparfaites de choses assez peu
utiles, on recommande pour
toute instruction les moyens
de faire fortune, et pour
morale la politesse ; encore est-elle
moins une leçon d' humanité,
qu' un moyen nécessaire à la
fortune.
Cette politesse si recommandée,
sur laquelle on a tant écrit,
tant donné de préceptes, et
si peu d' idées fixes, en quoi
consiste-t-elle ? On regarde
comme épuisés les sujets dont

p52

on a beaucoup parlé, et
comme éclaircis ceux dont on a
vanté l' importance. Je ne me
flatte pas de traiter mieux cette
matière qu' on ne l' a fait jusqu' ici,
mais j' en dirai mon
sentiment en peu de mots. Il y a des
sujets inépuisables : d' ailleurs
il est utile que ceux qu' il nous

importe de connoître soient
envisagés sous différentes
faces, et vûs par différens yeux.
Une vûe foible, et que sa
foiblesse même rend attentive,
apperçoit quelquefois ce qui
avoit échappé à une vûe étendue et
rapide.
La politesse est l' expression
ou l' imitation des vertus sociales ;
c' en est l' expression, si elle

p53

est vraie, et l' imitation, si elle
est fausse : et les vertus sociales
sont celles qui nous
rendent utiles et agréables à ceux
avec qui nous avons à vivre.
Un homme qui les posséderoit
toutes, auroit nécessairement
la politesse au souverain
degré.
Mais comment arrive-t-il
qu' un homme d' un génie
élevé, d' un coeur généreux, d' une
justice exacte, manque de
politesse, tandis qu' on la trouve
dans un homme borné,
intéressé et d' une probité suspecte ?
C' est que le premier manque
de quelques qualités sociales,
telles que la prudence, la
discrétion, la réserve, l' indulgence

p54

pour les défauts et les
foiblesses des hommes. Une
des premieres vertus sociales
est de tolérer dans les autres ce
qu' on doit s' interdire à
soi-même. Au lieu que le second,
sans avoir aucune vertu, a l' art
de les imiter toutes. Il sait
témoigner du respect à ses
supérieurs, de la bonté à ses
inférieurs, de l' estime à ses égaux,
et les persuader tous qu' il en

pense avantageusement, sans avoir aucun des sentimens qu' il imite.

On ne les exige pas même aujourd' hui, et l' art de les feindre est ce qui constitue la politesse de nos jours. Cet art est souvent assez ridicule et

p55

assez vil pour être donné pour ce qu' il est, c' est-à-dire, pour faux.

Les hommes savent que les politesses qu' ils se font ne sont qu' une imitation de l' estime. Ils conviennent en général que les choses obligeantes qu' ils se disent ne sont pas le langage de la vérité, et dans les occasions particulieres ils en sont les dupes. L' amour propre persuade grossièrement à chacun que ce qu' il fait par décense, on le lui rend par justice.

Quand on seroit convaincu de la fausseté des protestations d' estime, on les préféreroit encore à la sincérité, parce que

p56

cette fausseté a un air de respect dans les occasions où la vérité seroit une offense. Un homme sait qu' on pense mal de lui, cela est humiliant ; l' aveu qu' on lui en feroit seroit une insulte, on lui ôteroit par-là la ressource de chercher à s' aveugler lui-même, et on lui prouveroit le peu de cas qu' on fait de lui. Les gens les plus unis et qui s' estiment à plus d' égards, deviendroient ennemis mortels, s' ils se témoignoit complètement ce

qu' ils pensent les uns des
autres. Il y a un certain voile
d' obscurité qui conserve bien des
liaisons, et qu' on craint de
lever de part et d' autre.

p57

Je suis bien éloigné de
conseiller aux hommes de se
témoigner durement ce qu' ils
pensent, parce qu' ils se
trompent souvent dans les
jugemens qu' ils portent, et qu' ils
sont sujets à se rétracter
bien-tôt, sans juger ensuite plus
sainement. Quelque sûr qu' on
fût de son jugement, cette
dureté n' est permise qu' à
l' amitié, encore faut-il qu' elle
soit autorisée par la nécessité
et l' espérance du succès. Les
opérations cruelles n' ont été
imaginées que pour sauver la
vie, et les palliatifs pour
adoucir les douleurs.
Laissons à ceux qui sont
chargés de veiller sur les

p58

moeurs, le soin de faire entendre
les vérités dures ; leur
voix ne s' adresse qu' à la
multitude ; mais on ne corrige les
particuliers qu' en leur
prouvant de l' intérêt, et
ménageant leur amour propre.
Mais qu' elle est donc l' espèce
de dissimulation permise,
ou plutôt quel est le milieu
qui sépare la fausseté vile de
la sincérité offensante ? Ce sont
les égards réciproques qui
sont le lien de la société, et
qui naissent du sentiment de
ses propres imperfections, et
du besoin qu' on a d' indulgence.
On ne doit ni offenser ni

tromper les hommes.
Il semble que dans l' éducation

p59

des gens du monde, on les suppose incapables de vertus, et qu' ils auroient à rougir de se montrer tels qu' ils sont. On ne leur recommande qu' une fausseté, qu' on appelle politesse. Ne diroit-on pas qu' un masque est un remède à la laideur ?

La politesse d' usage n' est qu' un jargon fade, plein d' expressions exagérées, aussi vuides de sens que de sentiment. La politesse, dit-on, marque cependant l' homme de naissance ; les plus grands sont les plus polis. J' avoue que cette politesse est le premier signe de la hauteur, un rempart contre la familiarité.

p60

Il y a bien loin de la politesse à la douceur, et plus loin encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les hommes à force de politesses sans bonté, ne sont bons qu' à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement.

La politesse, ajoute-t-on, prouve l' éducation soignée, et qu' on a vécu dans un monde choisi ; elle exige un tact si fin, un sentiment si délicat sur les convenances, que ceux qui n' y ont pas été initiés de bonne heure, font dans la suite de vains efforts pour l' acquérir, et ne peuvent jamais en saisir la grace. Premièrement, la

p61

difficulté d' une chose n' est pas
une preuve de son excellence.
Secondement, il seroit à
desirer que des hommes qui de
dessein formé renoncent à leur
caractère, n' en recueillissent
d' autre fruit que d' être ridicules ;
peut-être cela les
rameneroit-il au vrai et au simple.
D' ailleurs cette politesse si
exquise n' est pas aussi rare,
que ceux qui n' ont pas
d' autre mérite voudroient le
persuader. Elle produit
aujourd' hui si peu d' effet, la
fausseté en est si reconnue, qu' elle
en est quelquefois dégoûtante
pour ceux à qui elle s' adresse,
et qu' elle a fait naître à
certaines gens l' idée de jouer la
grossiereté

p62

et la brusquerie pour
imiter la franchise, et couvrir
leurs desseins. Ils sont brusques
sans être francs, et faux sans
être polis.
Ce manége est déjà assez
commun pour qu' il dût être
plus reconnu qu' il ne l' est encore.
Il devrait être défendu d' être
brusque à quiconque ne
feroit pas excuser cet
inconvenient de caractère par une
conduite irréprochable.
Ce n' est pas qu' on ne puisse
joindre beaucoup d' habileté à
beaucoup de droiture ; mais
il n' y a qu' une continuité
de procédés francs qui
constate bien la distinction de

p63

l' habileté et de l' artifice.
On ne doit pas pour cela
regreter les temps grossiers où
l' homme uniquement frappé
de son intérêt, le cherchoit
toujours par un instinct féroce
au préjudice des autres. La
grossiereté et la rudesse
n' excluent même ni la fraude ni
l' artifice, puisqu' on les
remarque dans les animaux les moins
disciplinables.
Ce n' est qu' en se polissant
que les hommes ont appris
à concilier leur intérêt
particulier avec l' intérêt commun,
qu' ils ont compris que par cet
accord chaque homme tire
plus de la société qu' il n' y
peut mettre.

p64

Les hommes se doivent donc
des égards, puisqu' ils se
doivent tous de la reconnoissance.
Ils se doivent réciproquement
une politesse digne d' eux,
faite pour des êtres pensans, et
variée par les différens sentimens
qui doivent l' inspirer.
Ainsi la politesse des grands
doit être de l' humanité ; celle
des inférieurs de la reconnoissance,
si les grands le méritent ;
celle des égaux de l' estime
et des services mutuels. Loin
d' excuser la rudesse, il
seroit à désirer que la politesse
qui vient de la douceur des
mœurs fut toujours unie à celle
qui partiroit de la droiture
du coeur.

p65

Le plus malheureux effet
de la politesse d' usage, est
d' enseigner l' art de se passer

des vertus qu' elle imite. Qu' on nous inspire dans l' éducation l' humanité et la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n' en aurons plus besoin.

Si nous n' avons pas celle qui s' annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l' honnête homme et le citoyen ; nous n' aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d' être artificieux pour plaire, il suffira d' être bon ; au lieu d' être faux pour flâter les foiblesses des autres, il suffira d' être indulgent.

p66

Ceux avec qui l' on aura de tels procédés, n' en seront ni énorqueillis, ni corrompus ; ils n' en seront que reconnoissans, et en deviendront meilleurs.

Tels sont les fondemens sur lesquels l' éducation générale dévroit porter, pour préparer les instructions particulieres.

p67

CHAPITRE 3

sur la probité, la vertu et l' honneur.
on n' entend parler que de probité, de vertu et d' honneur ; mais tous ceux qui employent ces expressions en ont-ils des idées uniformes ? Tachons de les distinguer. Il vaudroit mieux, sans doute, inspirer des sentimens dans une matiere qui ne doit pas se borner à la spéculation ; mais il est toujours utile d' éclaircir et de

fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des occasions

p68

où la pratique dépend de nos lumières.

La probité est l' observation des loix. Mais indépendamment de celles qui répriment les entreprises contre la société politique, il y a des sentimens et des procédés d' usage qui font la sûreté ou la douceur de la société civile, du commerce particulier des hommes, et dont l' observation est d' autant plus indispensable, qu' elle est libre et volontaire ; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n' auroit que la probité qu' elles exigent, seroit encore un assez mal-honnête homme. Les loix se sont prêtées à la

p69

foiblesse et aux passions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la société : si elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la blesser indirectement, elles n' auroient pas été universellement comprises, ni par conséquent suivies ; il y auroit eu trop de criminels, qu' il eût quelquefois été dur et souvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes et les peines.

Les hommes venant à se polir et s' éclairer, ceux dont l' ame étoit la plus honnête ont suppléé aux loix générales, en établissant par une convention

p70

tacite des procédés
ausquels l' usage a donné force de
loi parmi les honnêtes gens. Il
n' y a point à la vérité de punition
prononcée contre les
infracteurs, mais elle n' en est
pas moins réelle. Le mépris et
la honte en sont le châtement,
et c' est le plus sensible pour
ceux qui sont dignes de le
ressentir. L' opinion publique qui
exerce la justice à cet égard,
y met des proportions exactes,
et fait des distinctions très-fines.
On juge les hommes sur
leur état, leur éducation, leur
situation, leurs lumières. Il
semble qu' on soit convenu de
différentes espèces de probités,

p71

qu' on ne soit obligé qu' à
celle de son état, et qu' on ne
puisse avoir que celle de son
esprit. On est plus sévère à
l' égard de ceux qui étant
exposés à la vûë peuvent servir
d' exemple, que sur ceux qui
sont dans l' obscurité.
Moins on exige d' un homme dont on
dévroit beaucoup prétendre,
plus on lui fait injure. En fait
de procédés, on est bien près
du mépris, quand on a droit à
l' indulgence.
L' opinion publique étant
elle-même la peine des actions
dont elle est juge, ne sauroit
manquer d' être sévère sur les
choses qu' elle condamne. Il y
a telles actions dont le soupçon

p72

fait la preuve, et la publicité

le châtement.

Il est assez étonnant que
cette opinion si sévère sur de
simples procédés, se renferme
dans des bornes sur les crimes
qui sont du ressort des loix.
Ceux-ci ne deviennent véritablement
honteux que par le
châtement qui les suit.
Il n' y a point de maxime
plus fausse dans nos moeurs,
que celle qui dit, *le crime fait
la honte, et non pas l' échafaut* .
Cela dévroit être, mais on se
réhabilite d' un crime impuni ;
et qu' on ne dise pas que c' est
parce que le châtement le
constate, et en fait seul une preuve
suffisante.

p73

Les hommes sont plus
téméraires que circonspects dans
leurs jugemens ; mais ils ne sont
réellement frappés que
des faits matériels et sensibles :
cela est si vrai, qu' un crime
constaté par une grace, flétrit
toujours moins que le châtement.
On le remarque principalement
dans l' injustice et la bisarrerie
du préjugé cruel qui
fait rejaillir l' opprobre sur
ceux que le sang unit à un
criminel ; desorte qu' il est
peut-être moins malheureux
d' appartenir à un coupable
reconnu et impuni, qu' à un
infortuné dont l' innocence n' a été
reconnue qu' après le supplice.
Je crois avoir remarqué une

p74

autre bisarrerie dans
l' application de ce préjugé. On
reproche plus aux enfans la honte
de leurs peres, qu' aux peres

celle de leurs enfans. Il me
semble que le contraire seroit
moins injuste, parce que ce
seroit alors punir les peres de
n' avoir pas rectifié les mauvaises
inclinations de leurs enfans
par une éducation convenable.
Si l' on pense autrement, est-ce
par un sentiment de compassion
pour la vieillesse, ou
par le plaisir barbare d' empoisonner
la vie de ceux qui ne
font que de commencer leur
carrière ?
Pour éclaircir enfin ce qui
concerne la probité, il s' agit

p75

de savoir si l' obéissance aux
loix, et la pratique des
procédés d' usage suffisent pour
constituer l' honnête homme.
On verra, si l' on y réfléchit,
que cela n' est pas encore
suffisant pour la parfaite probité.
En effet, on peut avec un
coeur dur, un esprit malin, un
caractère féroce et des
sentimens bas, avoir par intérêt,
par éducation, par orgueil ou
par crainte, avoir, dis-je,
cette probité qui met à couvert
de tout reproche de la part des
hommes.
Mais il y a un juge plus
éclairé, plus sévère et plus
juste que les loix et les moeurs ;
c' est le sentiment intérieur,

p76

qu' on appelle la conscience.
Les loix n' ayant pas
prononcé sur des fautes autant ou
plus graves en elles-mêmes
que plusieurs de celles
qu' elles ont condamnées, et les
moeurs n' ayant pas embrassé

tout ce que les loix avoient
obmis ; il est heureux pour les
hommes que chacun d' eux ait
dans son coeur un juge qui
défend les autres, ou qui le
condamne lui-même.
Combien y a-t-il de choses
tolérées dans les moeurs, et
qui sont plus dangereuses que
ce qu' elles ont proscrit ?
Doit-on regarder comme innocent
un trait de satire, ou même
de plaisanterie de la part d' un

p77

supérieur, qui porte quelquefois
un coup irréparable à
celui qui en est l' objet ; un secours
gratuit refusé par négligence
à celui dont le sort en dépend ;
tant d' autres fautes que tout le
monde sent, et qu' on
s' interdit si peu ?
Voilà cependant ce qu' une
probité exacte doit
s' interdire, et dont la conscience est
le juge infaillible. Il y a même
bien des choses condamnées
par les loix, qui sont tolérées
dans les moeurs.
Je ne prétens point ici
parler en homme religieux ; la
religion est la perfection et non
la base de la morale ; ce n' est
point en métaphysicien subtil,

p78

c' est en philosophe moral,
qui ne s' appuie que sur la
raison, et ne procède que par le
raisonnement. Je n' ai donc pas
besoin d' examiner si cette
conscience est ou n' est pas un
sentiment inné ; il me suffit
qu' elle soit une lumière acquise, et
que les esprits les plus bornés
ayent encore plus de

connaissance du juste et de l' injuste
par la conscience que les loix
et les moeurs ne leur en
donnent.

Cette connaissance fait la
mesure de nos obligations ;
nous sommes tenus à l' égard
d' autrui de tout ce que nous
croyons être en droit d' en
prétendre. Les hommes ont droit

p79

d' attendre de nous non-seulement
ce qu' ils regardent comme
juste, mais ce que nous
regardons nous-mêmes comme
tel, quoique les autres ne
l' aient ni exigé, ni prévu :
notre propre conscience fait
l' étendue de leurs droits sur
nous.

Plus on a de lumières, plus
on a de devoirs à remplir ; si
l' esprit n' en inspire pas le
sentiment, il suggère les
procédés, et démontre l' obligation
d' y satisfaire.

Il y a un autre principe
d' intelligence sur ce sujet,
supérieur à l' esprit même ; c' est
la sensibilité d' ame, qui donne
une sorte de sagacité sur les

p80

choses honnêtes, et va plus
loin que la pénétration de l' esprit
seul.

On pourroit dire que le
coeur a des idées qui lui sont
propres. On remarque entre
deux hommes dont l' esprit est
également étendu, profond et
pénétrant sur des matières
purement intellectuelles, qu' elle
supériorité gagne celui dont
l' ame est sensible ! Sur les sujets
qui sont de cette classe-là.

Qu' il y a d' idées inaccessibles
à ceux qui ont le sentiment
froid ! Les ames sensibles
peuvent par vivacité et chaleur
tomber dans des fautes que les
hommes à procédés ne
commettraient pas ; mais elles

p81

l' emportent de beaucoup par
la quantité de biens qu' elles
produisent.
Les ames sensibles ont plus
d' existence que les autres : les
biens et les maux se
multiplient à leur égard. Elles ont
encore un avantage pour la
société, c' est d' être persuadées
des vérités dont l' esprit n' est
que convaincu ; la conviction
n' est souvent que passive, la
persuasion est active, et il n' y
a de ressort que ce qui fait agir.
L' esprit seul peut et doit faire
l' homme de probité ; la
sensibilité fait l' homme vertueux.
Je vais m' expliquer.
Tout ce que les loix exigent,
ce que les moeurs recommandent,

p82

ce que la conscience
inspire, se trouve renfermé dans
cet axiome si connu, et si peu
développé : *ne faites point à
autrui ce que vous ne voudriez
pas qui vous fût fait.*
l' observation exacte et précise de
cette maxime fait la probité.
*faites à autrui ce que vous
voudriez qui vous fût fait.* voilà
la vertu.
Il semble au premier coup
d' oeil que les législateurs
fussent des hommes bornés ou
intéressés, qui n' ayant pas besoin
des autres, vouloient empêcher

qu' on ne leur fit du mal,
et se dispenser de faire du bien.
Cette idée paroît d' autant plus
vraisemblable, que les premiers

p83

législateurs ont été des
princes, des chefs de peuple ;
ceux en un mot qui avoient le
plus à perdre et le moins à
gagner ; aussi les loix se
bornent-elles à défendre : en y
faisant réflexion, nous avons vû
que c' est par sagesse qu' elles
en ont usé ainsi. Les moeurs
ont été plus loin que les loix,
mais c' est en partant du même
principe. La conscience
même se borne à inspirer la répugnance
pour le mal. La vertu
supérieure à la probité, exige
qu' on fasse le bien, et en
inspire le désir.
La probité défend, et la
vertu commande ; on estime la
probité, on respecte la vertu.

p84

La probité consiste presque
dans l' inaction, la vertu agit.
On doit de la reconnoissance
à la vertu ; on pourroit s' en
dispenser à l' égard de la
probité, parce qu' un homme éclairé,
n' eût-il que son intérêt
pour objet, n' a pas pour y
parvenir de moyen plus sûr que
la probité.
Je n' ignore pas les
objections qu' on peut tirer des
crimes heureux ; mais je sais aussi
qu' il y a différentes espèces de
bonheurs ; qu' on doit évaluer
les probabilités du danger et
du succès, les comparer avec
le bonheur qu' on se propose,
et qu' il n' y en a aucun dont

l' espérance la mieux fondée

p85

puisse contre-balancer la perte de l' honneur, ni même le simple danger de le perdre. Ainsi en ne faisant d' une telle question qu' une affaire de calcul, le parti de la probité est toujours le meilleur qu' il y ait à prendre. Il ne seroit pas difficile de faire une démonstration morale de cette vérité ; mais il y a des principes qu' on ne doit pas mettre en question. Il est toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent par la discussion un air de problème qu' elles ne doivent jamais avoir. La vertu est dans le coeur ; c' est un sentiment, une inclination

p86

au bien, un amour pour l' humanité ; elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime ; c' est le rapport de la cause à l' effet. En distinguant la vertu et la probité, en observant la différence de leur nature, il est encore nécessaire, pour connoître le prix de l' une et de l' autre, de faire attention aux personnes, aux tems et aux circonstances. Il y a tel homme dont la probité mérite plus d' éloges que la vertu d' un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens si différens ? Un homme au sein de l' opulence

p87

n' aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui est assiégé par tous les besoins ? Cela ne seroit pas juste. La probité est la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un service offert par vanité, ou promis par foiblesse, fait peu d'honneur à la vertu ; la simple probité exige alors qu' il soit rendu.

On retire un homme de son nom d' un état malheureux, dont on pouvoit partager la honte. Est-ce générosité ? C' est tout au plus décence, ou peut-être orgueil.

p88

D' un autre côté on louë, et on doit louer les actes de probité où l' on sent un principe de vertu. Un homme remet un dépôt dont il avoit seul le secret ; il n' a fait que son devoir, puisque le contraire seroit un crime ; cependant son action lui fait honneur, et doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonstances, est capable de faire le bien : dans un acte de simple probité, c' est la vertu qu' on louë.

Un malheureux pressé de besoins, humilié par la honte de la misere, résiste aux occasions les plus critiques. Un homme dans la prospérité n' oublie

p89

pas qu' il y a des malheureux,
les cherche et prévient leurs
demandes. Je les estime, je les
louë tous deux ; mais c' est le
premier que j' admire.
Les éloges qu' on donne à
de certaines probités, à de
certaines vertus, ne font que
le blâme du commun des hommes.
Cependant on ne doit
pas les refuser ; il ne faut pas
rétrograder avec trop de
sévérité sur le principe des
actions, quand elles tendent au
bien de la société. Il est
toujours sage et avantageux
d' encourager les hommes aux
actes honnêtes : ils sont capables
de prendre le pli de la vertu
comme du vice.

p90

On acquiert de la vertu par
la gloire de la pratiquer. Si
l' on commence par amour propre,
on continue par honneur,
on persévère par habitude. Que
l' homme le moins porté à la
bienfaisance vienne par
hasard, ou par un effort qu' il
fera sur lui-même, à faire
quelqu' action de générosité ; il
éprouvera ensuite une sorte de
satisfaction qui lui
rendra une seconde action moins pénible :
bientôt il se portera de
lui même à une troisième, et dans peu
la bonté fera son caractère. On
contracte le sentiment des
actions qui se répètent.
D' ailleurs, quand on
chercheroit à rapporter des actions

p91

vertueuses à un système
d' esprit et de conduite plutôt qu' au
sentiment, l' avantage des

autres seroit égal, et la gloire
qu' on voudroit rabaisser n' en
seroit peut-être pas moindre.
Heureuse alternative que de
réduire les censeurs à
l' admiration, au défaut de l' estime !
Outre la vertu et la probité,
qui doivent être les principes
de nos actions, il y en a un
troisième très-digne d' être
examiné ; c' est l' honneur : il est
différent de la probité, peut-être
ne l' est-il pas de la vertu ; mais
il lui donne de l' éclat, et me
paroît être une qualité de plus.
L' homme de probité se
conduit par éducation, par habitude,

p92

par intérêt ou par crainte.
L' homme vertueux agit
avec bonté.
L' homme d' honneur pense
et sent avec noblesse. Ce n' est
pas aux loix qu' il obéit ; ce
n' est pas la réflexion, encore
moins l' imitation qui le
dirigent : il pense, parle et agit
avec une sorte de hauteur, et
semble être son propre
législateur à lui-même.
On s' affranchit des loix par
la puissance ; on s' y soustrait
par le crédit ; on les élude avec
adresse ; on remplace le
sentiment, et l' on supplée aux
moeurs par la politesse ; on
imite la vertu par l' hipocrisie.
L' honneur est l' instinct de la

p93

vertu, et il en fait le courage.
Il n' examine point, il agit sans
feinte, même sans prudence,
et ne connoît point cette
timidité ou cette fausse honte qui
étouffe tant de vertus dans les

ames foibles ; car les caractères
foibles ont le double
inconvéniement de ne pouvoir se
répondre de leurs vertus, et de
servir d' instrumens aux vices de
tous ceux qui les gouvernent.
Quoique l' honneur soit une
qualité naturelle, il se
développe par l' éducation, se
soutient par les principes, et se
fortifie par les exemples. On ne
sauroit donc trop en réveiller
les idées, en réchauffer le
sentiment, en relever les avantages

p94

et la gloire, et attaquer
tout ce qui peut y porter
atteinte.
Les réflexions sur cette
matière peuvent servir de
préservatif contre la corruption des
mœurs qui se relâchent de plus
en plus. Je n' ai pas dessein de
renouveler les reproches que
de tous tems on a fait à son
siècle, et dont la répétition
fait croire qu' ils ne sont pas
mieux fondés dans un tems
que dans un autre. Je suis
persuadé qu' il y a toujours dans
le monde une distribution de
vertus et de vices à peu près
égale ; mais il peut y avoir
dans différens âges des
partages inégaux, de nation à nation,

p95

de peuple à peuple. Il
y a des âges plus ou moins
brillans, et le nôtre ne paroît
pas être celui de l' honneur.
On n' est certainement pas
aussi délicat, aussi scrupuleux
sur les liaisons qu' on l' a été.
Quand un homme avoit jadis
de ces procédés tolérés ou

impunis par les loix, et
condamnés par l' honneur, le
ressentiment ne se bornoit pas à
l' offensé, tous les honnêtes gens
prenoient parti, et faisoient
justice par un mépris général
et public.

Aujourd' hui on a des
ménagemens, même sans vûë
d' intérêt, pour l' homme le plus
décrié. Je n' ai pas, vous dit-on,

p96

sujet de m' en plaindre
personnellement, je n' irai pas me
faire le réparateur des torts.
Quelle foiblesse ! C' est bien
mal entendre les intérêts de la
société, et par conséquent les
siens-propres. Si les honnêtes
gens s' avoient de faire
cause commune, leur ligue seroit
bien forte. Quand les gens
d' esprit et d' honneur
s' entendent, les sots et les fripons
joueront un bien petit rôle. Il
n' y a malheureusement que les
fripons qui fassent des ligues ;
les honnêtes gens se tiennent
isolés.

On se cachoit autrefois de
certains procédés, et l' on en
rougissoit, s' ils venoient à se

p97

découvrir. Il me semble qu' on
les a aujourd' hui trop
ouvertement ; et dès-là il doit s' en
trouver davantage, parce que
la contrainte et la honte
retenoient bien des hommes.
Je ne sache que l' infidélité
au jeu qui soit plus décriée
aujourd' hui que dans le siècle
passé ; encore voit-on des gens
suspects à cet égard qui n' en
sont pas moins accueillis

d' ailleurs. La seule justice
qu' on en fasse, est d' employer
beaucoup de politesses et de
détours pour se dispenser de jouer
avec eux ; cela ressemble moins
au mépris qu' à une précaution.
Mais un homme du monde qui
est irréprochable par cet endroit

p98

et par la valeur, est
homme d' honneur décidé. Quoiqu' il
fasse profession d' être de
vos amis, n' ayez rien à démêler
avec lui sur l' intérêt,
l' ambition ou l' amour propre. S' il
craint seulement d' *user* son
crédit, il vous manquera sans
scrupule dans une occasion
essentielle, et ne sera blâmé
de personne. Vous vous croyez
en droit de lui faire des
reproches, mais il en est plus surpris
que confus ; il reste homme
d' honneur. Il ne conçoit pas
que vous ayez pû regarder
comme un engagement de
simples propos de politesse ;
car cette politesse si
recommandée sauve bien des bassesses ;

p99

on seroit trop heureux
qu' elle ne couvrît que des
platitudes.
Il y a à la vérité telle action
si blâmable, que l' interprétation
ne sauroit en être équivoque. Un homme d' un
caractère leste trouve encore
alors le secret de n' être pas
deshonoré, s' il a le courage
d' être le premier à la publier,
et de plaisanter ceux qui
seroient tentés de le blâmer. On
n' ose plus la lui reprocher,
quand on le voit en faire
gloire. L' audace fait sa justification,

et le reproche qu' on lui feroit
seroit un ridicule auquel on
n' ose s' exposer. On commence
à douter qu' il ait tort, et on

p100

craint de l' avoir. Dans la façon
commune de penser, prévoir
une objection c' est la réfuter,
sans être obligé d' y répondre ;
dans les moeurs, prévenir un
reproche c' est le d' éteindre.
Un homme qui en a trompé
un autre avec l' artifice le plus
adroit et le plus criminel, loin
d' en avoir des remords ou de
la honte, se félicite sur son
habileté ; il se cache pour
réussir, et non pas d' avoir
réussi ; il s' imagine simplement
avoir gagné une belle partie
d' échecs, et celui qui est sa
dupe ne pense guère autre
chose, sinon qu' il l' a perdue
par sa faute : c' est de lui-même
qu' il se plaint. Le ressentiment

p101

est déjà devenu un sentiment
trop noble, à peine est-on
digne de haïr, et la vengeance
n' est plus qu' une revanche
utile ; on la prend comme un
moyen de réussir, et pour
l' avantage qui en résulte.
Cette manière de penser,
cette négligence des moeurs
avilit ceux mêmes qu' elle ne
deshonore pas, et devient de
plus en plus dangereuse pour
la société. Ceux qui
pourroient prétendre à la gloire
de donner l' exemple par leur
rang ou par leurs lumières,
paroissent avoir trop peu de
respect pour les principes,
même quand ils ne les violent

pas. Ils ignorent qu' indépendamment

p102

des actions, la légèreté
de leurs propos, les
sentimens qu' ils laissent appercevoir,
sont ces exemples qu' ils
donnent. Le bas peuple n' ayant
aucun principe, faute
d' éducation, n' a d' autre frein que
la crainte, et l' imitation pour
guide. C' est dans l' état mitoyen
que la probité est encore le
plus en honneur.
Le relâchement des moeurs
n' empêche pas qu' on ne vante
beaucoup l' honneur et la
vertu ; ceux qui en ont le moins
savent combien il leur importe que les
autres en aient. On
auroit rougi autrefois
d' avancer de certaines maximes, si
on les eût contredites par ses

p103

actions : les discours formoient
un préjugé favorable sur les
sentimens. Aujourd' hui les
discours tirent si peu à
conséquence, qu' on pourroit
quelquefois dire d' un homme qu' il
a de la probité, quoiqu' il en
fasse l' éloge. Cependant les
discours honnêtes peuvent
toujours être utiles à la société ;
mais on ne se fait vraiment
honneur et l' on ne se rend
digne de les tenir que par sa
conduite. C' est un
engagement de plus, et l' on ne doit
pas craindre d' en prendre,
quand il est avantageux de les
remplir.
On prétend qu' il a régné
autrefois parmi nous un fanatisme

p104

d' honneur, et l' on
rapporte cette heureuse manie à
un siècle encore barbare. Il
seroit à desirer qu' elle se
renouvellât de nos jours ; les
lumières que nous avons
acquises serviroient à régler cet
enjouement, sans le refroidir.
D' ailleurs on ne doit pas
craindre l' excès en cette matière ;
la probité a ses limites, et pour
le commun des hommes c' est
beaucoup que de les atteindre ;
mais la vertu et l' honneur
peuvent s' étendre et s' élever à
l' infini ; on peut toujours en
reculer les bornes, on ne les
passe jamais.

p105

CHAPITRE 4

sur la réputation et la renommée.

les hommes sont destinés
à vivre en société, et de
plus, ils y sont obligés par le
besoin qu' ils ont les uns des
autres : ils sont tous à cet égard
dans une dépendance
mutuelle. Ce ne sont pas uniquement
les besoins matériels qui les
lient ; ils ont une existence
morale qui dépend de leur
opinion réciproque.
Il y a peu d' hommes assez
sûrs et assez satisfaits de l' opinion

p106

qu' ils ont d' eux-mêmes,
pour être indifférens sur celle
des autres ; et il y en a qui en
sont plus tourmentés que des

besoins de la vie.

Le desir d' occuper une place dans l' opinion des hommes, a donné naissance à la réputation et à la renommée, deux ressorts puissans de la société qui partent du même principe, mais dont les moyens et les effets ne sont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation et à la renommée, et ne diffèrent que par les degrés ; d' autres sont exclusivement propres à l' une ou à l' autre.

p107

Une réputation honnête est à la portée du commun des hommes : on l' obtient par les vertus sociales, et la pratique constante de ses devoirs. Cette espèce de réputation n' est à la vérité ni étendue, ni brillante ; mais elle est souvent la plus utile.

L' esprit, les talens, le génie procurent la célébrité, et c' est le premier pas vers la renommée ; mais les avantages en sont peut-être moins réels. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu ; les choses rares et brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux, et dont la jouissance n' est qu' idéale. Deux sortes d' hommes sont

p108

faits pour la renommée. Les premiers qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit : les autres, qui sont les princes, y sont assujettis : ils ne peuvent échapper à la renommée. On remarque

également dans la multitude celui
qui est plus grand que les
autres, et celui qui est placé sur
un lieu plus élevé : on
distingue en même tems, si la
supériorité de l' un et de l' autre
vient de la personne, ou du
lieu où elle est placée. Tels
sont le rapport et la différence
qui se trouvent entre les grands
hommes, et les princes qui
ne sont que princes.
Mais laissant à part la foule

p109

des princes, sans les préférer
ni les exclure à ce titre seul,
ne considérons la renommée
que par rapport aux hommes
à qui elle est personnelle.
Les qualités qui sont
uniquement propres à la
renommée, s' annoncent avec éclat.
Telles sont les qualités des
hommes d' état, destinés à
faire la gloire, le bonheur ou le
malheur des peuples.
Quelques-uns des talents qui
font la renommée seroient
inutiles, et quelquefois
dangereux dans la vie privée. Il y a
eu de grands hommes qui, s' ils
ne l' eussent pas été, faute de
quelques circonstances,
n' auroient jamais pû être autre chose,

p110

et auroient paru incapables
de tout.
La réputation et la
renommée peuvent être fort
différentes, et subsister ensemble.
Un homme d' état ne doit
rien négliger pour avoir une
réputation honnête ; mais il ne
doit compter que sur la
renommée, qui peut seule le justifier

contre ceux qui attaquent sa réputation. Il est comptable au monde, et non pas à des particuliers intéressés, aveugles ou téméraires.

Ce n' est pas qu' on ne puisse mériter à la fois une grande renommée et une mauvaise réputation ; mais la renommée portant principalement sur des

p111

faits, est ordinairement mieux fondée que la réputation, dont les principes peuvent être équivoques. La renommée est assez constante et uniforme ; la réputation ne l' est presque jamais. Ce qui peut consoler les grands hommes sur les injustices qu' on fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire sacrifier légèrement à la renommée, parce qu' elles se prêtent réciproquement beaucoup d' éclat.

Quand on fait le sacrifice de la réputation par une circonstance forcée de son état, c' est un malheur qui doit se faire sentir, et qui exige tout le courage que peut inspirer l' amour du bien public. Ce seroit aimer

p112

bien généreusement l' humanité, que de la servir au mépris de la réputation ; ou ce seroit trop mépriser les hommes, que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens ; et dans ce cas-là les servirait-on ? Quand le sacrifice de la réputation à la renommée n' est pas forcé par le devoir, c' est une étrange folie, parce qu' on jouit réellement plus de sa réputation que de sa renommée.

On ne jouit en effet de
l' amitié, de l' estime, du respect et de
la considération que de la part
de ceux dont on est entouré. Il
est donc plus avantageux que
la réputation soit honnête, que
si elle n' étoit qu' étendue.

p113

Qu' un homme illustre se
trouve au milieu de ceux qui,
sans le connoître personnellement,
célèbrent son nom en sa
presence, il jouira sans doute
avec plaisir de sa célébrité ; et
s' il n' est pas tenté de se
découvrir, c' est parce qu' il en a le
pouvoir, et par un jeu libre de
l' amour propre. Mais s' il lui
étoit absolument impossible de
se faire connoître, son plaisir
n' étant plus libre, peut-être sa
situation seroit-elle pénible ;
ce seroit presque entendre
parler d' un autre que soi. On peut
faire la même réflexion sur la
situation contraire d' un homme
dont le nom seroit dans le
mépris, et qui en seroit témoin

p114

ignoré : il ne se feroit
pas connoître, et jouiroit au
milieu de son tourment d' une
sorte de consolation qui seroit
dans le rapport opposé à la
peine du premier que nous
avons supposé contraint au silence.
Si l' on réduisoit la célébrité
à sa valeur réelle, on lui
feroit perdre bien des sectateurs.
La réputation la plus
étendue est toujours très-bornée ;
la renommée même n' est
jamais universelle. à prendre
les hommes numériquement,
combien y en a-t-il à qui le

nom d' Alexandre n' est jamais
parvenu ? Ce nombre surpasse
ceux qui savent qu' il a été le

p115

conquérant de l' Asie. Combien
y a-t-il d' hommes qui
ignoroient l' existence de
Koulikam dans le tems qu' il
changeoit une partie de la face de
la terre ?

La terre a des bornes assés
étroites, et la renommée peut
toujours s' étendre sans jamais
les remplir. Quel caractère de
foiblesse que de pouvoir croître
à l' infini, sans atteindre à
un terme limité !

On se flâte du moins que
l' admiration des hommes
instruits doit dédommager de
l' ignorance des autres. Mais le
propre de la renommée est de
compter, de multiplier les
voix, et non pas de les apprétier ;

p116

et dans ce cas-là, il
semble que le fruit de la renommée
se borne à un hommage
rendu aux syllabes d' un nom :
cependant plusieurs ne
plaignent ni peines ni travaux
pour y parvenir ; ne pouvant
être illustres, ils tâchent du
moins d' être fameux ; ils
veulent qu' on parle d' eux, qu' on
en soit occupé ; ils aiment
mieux être malheureux qu' ignorés.
Celui dont les
malheurs attirent l' attention, est à
demi consolé.

Quand le desir de la célébrité
n' est qu' un sentiment, il
peut être suivant son objet
honnête pour celui qui
l' éprouve, et utile à la société ;

p117

mais si c' est une manie, elle est bientôt injuste, artificieuse et avilissante par les manoeuvres qu' elle emploie : l' orgueil fait faire autant de bassesses que l' intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations usurpées et peu solides.

Rien ne rendroit plus indifférent sur la réputation, que de voir comment elle s' établit souvent, se détruit, se varie, et quels sont les auteurs de ces révolutions.

à peine un homme paroît-il dans quelque carrière que ce soit, pour peu qu' il montre des dispositions heureuses, quelquefois même sans cela, chacun s' empresse de le servir,

p118

de l' annoncer, de l' exalter : c' est toujours en commençant qu' on est un prodige. D' où vient cet empressement ? Est-ce générosité, bonté ou justice ? Non, c' est envie, souvent ignorée de ceux qu' elle excite. Dans chaque carrière il se trouve toujours quelques hommes supérieurs. Les subalternes ne pouvant aspirer aux premières places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent en leur suscitant des rivaux.

On dira peut-être qu' il doit être indifférent, par qui les premiers rangs soient occupés, à ceux qui n' y peuvent atteindre ; mais c' est bien peu connoître les passions que de les

p119

faire raisonner. Elles ont des motifs et jamais de principes. L'envie sent et agit, ne réfléchit ni ne prévoit : si elle réussit dans son entreprise, elle cherche aussitôt à détruire son propre ouvrage. On tâche de précipiter du faite celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus besoin de secours. C'est ainsi que les réputations se forment et se détruisent. Quelquefois elles se soutiennent, soit par la solidité du mérite qui les affermit, soit par l'artifice de celui qui ayant été élevé par la cabale, sait mieux qu'un autre les ressorts

p120

qui la font mouvoir, ou qui embarrassent son action. Il arrive souvent que le public est étonné de certaines réputations qu'il a faites ; il en cherche la cause, et ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'existe pas, il n'en conçoit que plus d'admiration et de respect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations ressemblent aux fortunes, qui sans fonds réels, portent sur le crédit, et n'en sont que plus brillantes. Comme le public fait des réputations par caprice, des particuliers en usurpent par manège ou par une sorte d'impudence, qu'on ne doit pas

p121

même honorer du nom d'amour propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite :

on plaisante d'abord de leurs
prétentions ; ils répètent les
mêmes propos si souvent, et
avec tant de confiance, qu'ils
viennent à bout d'en imposer.
On ne se souvient plus par qui
on les a entendu tenir, et l'on
finit par les croire ; cela se
répète comme un bruit de
ville, qu'on n'aprofondit
point.

On fait même des associations pour ces sortes
de manoeuvres ; c'est ce qu'on appelle
une cabale.

On entreprend de dessein
formé de faire une réputation,

p122

et l'on en vient à bout.
Quelque brillante que soit
une telle réputation, il n'y a
quelquefois que celui qui en
est le sujet qui en soit la dupe.
Ceux qui l'ont créé savent à
quoi s'en tenir, quoiqu'il y en
ait aussi qui finissent par
respecter leur ouvrage.
D'autres frappés du
contraste de la personne et de sa
réputation, ne trouvant rien
qui justifie l'opinion publique,
n'osent manifester leur
sentiment propre. Ils acquiescent à
la fausseté par timidité,
complaisance ou intérêt ; desorte
qu'il n'est pas rare d'entendre quantité
de gens répéter le
même propos, qu'ils désavouent

p123

intérieurement. La
plupart des hommes n'osent ni
blâmer ni louer seuls, et ne
sont pas moins timides pour
protéger que pour attaquer ; il
y en a peu qui ayent le
courage de se passer de partisans ou

de complices ; je ne dis pas pour
manifester leur sentiment,
mais pour y persister ; ils
tâchent de s' y affermir eux-mêmes
en le suggerant à d' autres,
sinon ils l' abandonnent.
Quoi qu' il en soit, les
réputations usurpées qui
produisent le plus d' illusion, ont
toujours un côté ridicule qui
devrait empêcher d' en être
fort flatté. Cependant on voit
quelquefois employer les mêmes

p124

manoeuvres par ceux qui
auroient assés de mérite pour
s' en passer.
Quand le mérite sert de base
à la réputation, c' est une grande
mal-adresse que d' y joindre
l' artifice, parce qu' il nuit plus
à la réputation méritée, qu' il
ne sert à celle qu' on ambitionne.
Si le public vient à le
reconnoître, et il le reconnoît
enfin, il se révolte, et dégrade
la gloire la mieux acquise.
C' est une injustice, mais il ne
faut pas le mettre en droit
d' être injuste. L' envie à qui les
prétextes suffisent, s' applaudit
d' avoir des motifs, et les saisit
avec ardeur. Elle ne pardonne
au mérite, que lorsqu' elle est

p125

trompée par sa malignité même,
et qu' elle croit y remarquer
des défauts qui lui
servent de pâture. Elle se console
en croyant rabaisser d' un
côté ce qu' elle est forcée
d' admirer d' un autre ; elle cherche
moins à détruire ce qu' elle se
flatte d' outrager.
Une sorte d' indifférence sur

son propre mérite est le plus
sûr appui de la réputation ; on
ne doit pas affecter d' ouvrir
les yeux de ceux que la lumière éblouit.
La modestie est le seul éclat qu' il
soit permis d' ajouter à la gloire.
Si l' artifice est un moyen
honteux pour la réputation, il
y a un art, et même un art honnête

p126

qui naît de la prudence,
de la sagesse, et qui n' est pas
à dédaigner. Les gens d' esprit
ont plus d' avantages que les
autres, non-seulement pour la
gloire, mais encore pour acquérir
et mériter la réputation de vertu. Une
intelligence fine aussi contraire
à la fausseté
qu' à l' imprudence, un discernement prompt et sûr
fait qu' on place les bienfaits avec
choix, qu' on parle, qu' on se
tait et qu' on agit à propos. Il
n' y a personne qui n' ait
quelquefois occasion de faire une
action honnête, courageuse et
toutefois sans danger. Le sot la
laisse passer, faute de l' appercevoir ;
l' homme d' esprit la sent

p127

et la saisit. L' expérience prouve
que l' esprit seul n' y suffit pas,
et qu' il faut encore un coeur
noble.
J' ai vû de ces succès
brillans, et je suis persuadé que
celui même qui étoit comblé
d' éloges sentoit combien il lui
en avoit peu coûté pour les
obtenir, mais il n' en étoit pas
moins louable.
J' en ai remarqué d' autres
qui avec de la bienfaisance
dans le coeur, avec les actes de
vertu les plus fréquens, faute

d' intelligence et d' *à propos* ,
n' étoient pas à beaucoup près
aussi estimés qu' estimables.
Leur mérite ne faisoit point de
sensation ; à peine le soupçonnoit-on.

p128

Il est vrai que si par un
heureux hasard le mérite
simple et uni vient à être
remarqué, il acquiert l' éclat le plus
subit. On le loue avec
complaisance, on voudroit encore
l' augmenter ; l' envie même y
applaudit sans sortir de son
caractère, elle en tire parti pour
en humilier d' autres.
Si les réputations se
forment et se détruisent avec
facilité, il n' est pas étonnant
qu' elles varient, et soient
souvent contradictoires dans la
même personne. Telle a une
réputation dans un lieu, qui
dans un autre en a une toute
différente : il a celle qu' il
mérite le moins, et on lui refuse

p129

celle où il a le plus de droit. On
en voit des exemples dans tous
les ordres. Je ne puis me
dispenser d' entrer ici dans
quelques détails qui rendront les
principes plus sensibles par
l' application que j' en vais faire.
Un homme est taxé
d' avarice, parce qu' il méprise le
faste, et se refuse le superflu,
pour fournir le nécessaire à des
malheureux ignorés. On loue
la générosité d' un autre qui
répand avec ostentation ce qu' il
ravit avec artifice ou
violence ; il fait des presens et refuse
le paiement de ses dettes : on
admire sa magnificence, quand

il est à la fois victime du faste
et de l'avarice.

p130

On blâme l'insolence d'un
homme qui ne fléchit pas avec
bassesse sous une autorité
usurpée : on reproche l'emportement
à un autre, parce qu'il
n'a pas porté la patience
jusqu'à l'avilissement. Comme
elle a ses bornes, les gens
naturellement doux finissent
souvent par avoir tort mal-à-propos,
quand la mesure est
comble. On ne sauroit croire
combien il importe, pour le bien
de la paix, de ne se pas laisser
trop vexer, à moins que l'on
ne consente à être avili.
On vante au contraire la
douceur d'un homme entier,
opiniâtre par caractère, et
poli par orgueil.

p131

Une femme est deshonorée,
parce qu'elle a consacré sa
faute par l'éclat de sa douleur et
de sa honte ; tandis qu'une
autre se met à couvert de tout
reproche par l'excès de son
impudence : celle-ci n'est pas
même l'objet d'un mépris secret.
Les hommes haïssent ce qu'ils
n'oseroient punir, mais ils ne
méprisent que ce qu'ils osent
blâmer hautement. Leurs
actions déterminent plus leurs
jugemens, que leurs jugemens
ne reglent leurs actions.
Si l'on passe des simples
particuliers à ceux qui
paroissant sur un théâtre plus éclairé,
sont à portée d'être mieux
connus, on verra qu'on n'en

p132

juge pas avec plus de justice.
Un ministre est taxé de
dureté, parce qu' il est juste,
qu' il rejette des sollicitations
payées, et refuse de se prêter
à ce que les courtisans
appellent *des affaires* : commerce
injurieux au mérite, scandaleux
pour le public, avilissant
pour l' autorité, et dangereux
pour l' état.

Un prince passe pour
sévère, parce qu' il aime mieux
prévenir les fautes, que d' être
obligé de les punir ; de cruauté,
parce qu' il réprime les
tyrannies subalternes, de toutes
les plus odieuses. Les loix
cruelles contre les oppresseurs
sont les plus douces pour la

p133

société ; mais l' intérêt
particulier se fait toujours le
législateur de l' ordre public.
Louis Xii, un des meilleurs,
et par conséquent des plus
grands rois que la France ait
eu, fut accusé d' avarice,
parce qu' il ne fouloit pas les
peuples, pour enrichir des favoris
sans mérite. Le peuple doit être
le favori du roi ; et les
princes n' ont droit au superflu, que
lorsque les peuples ont le
nécessaire. Les reproches qu' on
osoit lui faire ne prouvoient
que sa bonté. On porta
l' insolence jusqu' à le jouer sur le
théâtre. J' aime mieux, dit ce
prince honnête homme, que
mon avarice les fasse rire, que

p134

si elle les faisoit pleurer. Les reproches des courtisans valent souvent des éloges, et leurs éloges sont des pièges. à l' égard des réputations de probité, il est étonnant qu' il y en ait si peu d' établies, attendu la facilité avec laquelle on l' usurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu ; on trouve aujourd' hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu' une vertu austère n' est pas toujours exempte d' un peu de dureté, parce qu' on est moins circonspect quand on est irréprochable, et qu' on s' observe moins quand on ne craint pas de se trahir ; ces gens tirent

p135

parti de leur férocité naturelle, et souvent la portent à l' excès, pour établir la sévérité de leur vertu : leurs déclamations contre l' impudence sont des preuves continuelles de la leur. Qu' il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu ! L' étourderie est encore une preuve très-équivoque de la franchise ; on ne devrait se fier qu' à l' étourderie de ceux à qui elle est souvent préjudiciable. La dureté et l' étourderie sont des défauts de caractère qui n' excluent pas absolument, et supposent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s' y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on

p136

été trompé par cet extérieur ?
Si l' on souscrit légèrement à certaines réputations de

probité, on en flétrit souvent avec une témérité encore plus blâmable, par passion, par intérêt. On abuse du malheur d' un homme pour attaquer sa probité. On s' élève contre la réputation des autres, uniquement pour donner opinion de sa vertu. Si un homme a le courage de défendre une réputation qu' il croit injustement attaquée, on ne lui fait pas toujours l' honneur de le regarder comme une dupe, ce soupçon seroit trop ridicule ; on suppose qu' il a intérêt de soutenir une thèse extraordinaire. Qu' on se soit

p137

visiblement trompé en jugeant défavorablement, on n' est suspect que d' un excès de sagacité ; mais si c' est en jugeant trop favorablement, c' est le comble de l' imbécilité : cependant l' erreur est la même, et le caractère est très-différent. Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d' injustices sans méchanceté, par légèreté, précipitation, sotise, témérité, imprudence. Les décisions hasardées avec le plus de confiance font le plus d' impression. Eh ! Qui sont ceux qui jouissent du droit de prononcer ? Des gens qui à force de braver

p138

le mépris, viennent à bout de se faire respecter, et de donner le ton ; qui n' ont que des opinions et jamais de sentimens, qui en changent, les quittent et les reprennent, sans le

savoir, ni s' en douter, ou qui
sont opiniâtres sans être
constans.

Voilà cependant les juges
des réputations ; voilà ceux
dont on méprise le sentiment,
et dont on recherche le
suffrage ; ceux qui procurent la
considération, sans en avoir
eux-mêmes aucune.

La considération est
différente de la célébrité. La
réputation, la renommée même ne
la donnent pas toujours, et

p139

l' on peut en avoir sans imposer
par un grand éclat.

La considération est un
sentiment d' estime mêlé d' une
sorte de respect personnel
qu' un homme inspire en sa
faveur. On en jouit également
parmi ses inférieurs, ses égaux,
et ceux qui sont supérieurs
par le rang et par la naissance.
On peut dans un rang élevé,
ou avec une naissance illustre,
avec un esprit supérieur, ou
des talents distingués ; on peut
même avec de la vertu, si elle
est seule et dénuée de tous
les autres avantages, être
sans considération. On peut
en avoir avec un esprit borné, ou
malgré l' obscurité de

p140

la naissance et de l' état.

La considération ne suit pas
nécessairement le grand
homme ; l' homme de mérite y a
déjà un droit ; et l' homme de
mérite est celui qui ayant
toutes les qualités et tous les
avantages de son état, ne les
ternit par aucun endroit. Pour

donner enfin une idée plus
précise de la considération,
on l' obtient par la réunion du
mérite, de la décence et du
respect pour soi-même.
l' espèce, terme nouveau,
mais qui a un sens juste, est
l' opposé de l' homme de
considération. Il y en a de tous états.
l' espèce est celui qui n' ayant
pas le mérite de son état, se

p141

prête encore de lui-même à
son avilissement personnel : il
manque plus à soi qu' aux
autres.
Si l' on acquiert la
considération, on l' usurpe aussi. Vous
voyez des hommes dont on
vante le mérite : si l' on veut
examiner en quoi il consiste,
on est étonné du vuide ; on
trouve que tout se borne à un
air, un ton d' importance et de
suffisance ; un peu
d' impertinence n' y nuit pas, et
quelquefois le maintien suffit. Ils se
sont portés pour respectables,
et on les respecte ; sans quoi
on n' iroit pas jusqu' à les
estimer.
On doit conclure de l' espèce

p142

d' analyse que nous
venons de faire, et de la
discussion dans laquelle nous
sommes entrés, que la renommée
est le prix des talents supérieurs,
soutenus des grands efforts :
que la réputation usurpée par
artifice n' est jamais sûre, et
devient quelquefois honteuse ;
que la plus honnête est
toujours la plus utile, et que
chacun peut aspirer à la

considération de son état.

p143

CHAPITRE 5

sur les grands seigneurs.
après avoir considéré
des objets qui regardent
les hommes en général,
portons nos réflexions sur
quelques classes de la société,
et commençons par les grands
seigneurs.

Grand seigneur est un mot
dont la réalité n' est plus que
dans l' histoire. Un grand
seigneur étoit un homme sujet
par sa naissance, grand par
lui-même, soumis aux loix, mais
assez puissant pour n' obéir que

p144

librement, ce qui en faisoit
souvent un rebelle contre le
souverain, et un tyran pour les
autres sujets. Il n' y en a plus.
Le peuple a pû gagner à
l' abaissement des seigneurs :
ceux-ci ont encore plus perdu ; mais
il est plus avantageux à l' état
qu' ils ayent tout perdu, que
s' ils avoient tout conservé.
Si l' on s' avoient aujourd' hui
de faire la liste de ceux à qui
l' on donne, ou qui s' attribuent
le titre de seigneur, on ne
seroit pas embarrassé de savoir
par qui la commencer ; mais
il seroit impossible de marquer
précisément où elle doit finir.
On arriveroit jusqu' à la
bourgeoisie, sans avoir distingué

p145

une nuance de séparation.
Tout ce qui va à Versailles
croit aller à la cour, et en
être.

La plupart de ceux qui
passent pour des seigneurs, ne le
sont que dans l'opinion du
peuple qui les voit sans les
approcher. Frappé de leur éclat
extérieur, il les admire de loin,
sans savoir qu'il n'a rien à en
espérer, et qu'il n'en a guère
plus à craindre. Le peuple
ignore que pour être ses
maîtres par accident, ils sont
obligés d'être ailleurs, comme il
est lui-même à leur égard.
Plus élevés que puissans, un
faste ruineux et presque
nécessaire les met continuellement

p146

dans le besoin des grâces, et
hors d'état de soulager un
honnête homme, quand ils en
auroient la volonté. Il faudroit
pour cela qu'ils donnassent des
bornes au luxe, et le luxe
n'en admet d'autres que
l'impuissance de croître ; il n'y a
que les besoins qui se
restraignent, pour aider au superflu.
à l'égard de la crainte qu'ils
peuvent inspirer, je sais
combien on peut m'opposer
d'exemples contraires à mon
sentiment ; mais c'est l'erreur où
l'on est à ce sujet qui les
multiplie. Cette crainte
s'évanouiroit, si l'on faisoit
attention que les grands et les
petits ont le même maître, qu'ils

p147

sont liés par les mêmes loix,
et qu'elles sont rarement sans

effet, quand on les reclame
hardiment ; mais ce courage
n' est pas ordinaire, et il en faut
plus pour anéantir une puissance
imaginaire, que pour
résister à une puissance réelle.
Les hommes ont plus de
timidité dans l' esprit que dans
le coeur ; et les esclaves
volontaires font plus de tyrans, que
les tyrans ne font d' esclaves
forcés.
C' est sans doute ce qui a
fait distinguer le courage
d' esprit, du courage de coeur ;
distinction très-juste,
quoiqu' elle ne soit pas toujours bien
fixée. Il me semble que le courage

p148

d' esprit consiste à voir les
dangers, les périls, les maux
et les malheurs précisément
tels qu' ils sont, et par
conséquent les ressources. Les voir
moindres qu' ils ne sont, c' est
manquer de lumières ; les voir
plus grands, c' est manquer de
coeur : la timidité les exagère,
et par-là les fait croître ; le
courage aveugle les déguise
et ne les affoiblit pas toujours ;
l' un et l' autre mettent hors
d' état d' en triompher.
Le courage d' esprit suppose
et exige souvent celui du
coeur : le courage de coeur n' a
guère d' usage que dans les
maux matériels, les dangers
physiques, ou ceux qui y sont

p149

relatifs. Le courage d' esprit a
son application dans les
circonstances les plus délicates de
la vie. On trouve aisément des
hommes qui affrontent les

périls les plus évidens : on en voit rarement qui sans se laisser abattre par un malheur, sachent en tirer des moyens pour un heureux succès. Combien a-t-on vû d' hommes timides à la cour qui étoient des héros à la guerre ? Pour revenir aux grands, ceux qui sont les dépositaires de l' autorité ne sont pas précisément ceux qu' on appelle des seigneurs. Ceux-ci sont obligés d' avoir recours aux gens en place, et en ont plus souvent

p150

besoin que le peuple, qui condamné à l' obscurité, n' a ni l' occasion de demander, ni la prétention d' espérer. Ce n' est pas qu' il n' y ait des seigneurs qui ont du crédit, mais ils ne le doivent qu' à la considération qu' ils se sont faite, à des services rendus, au besoin que l' état en a encore. Mais les grands qui ne sont que grands, n' ayant ni pouvoir ni crédit direct, cherchent à y participer par le manége, la souplesse et l' intrigue, caractères de la foiblesse. Les dignités enfin n' attirent guère que des respects ; les places seules donnent le pouvoir.

p151

Quelque frappantes que soient ces distinctions, il semble que ceux qui vivent à la cour les sentent plus qu' ils ne les voient ; leur conduite y est plus conforme que leurs idées ; car ils n' ont pas besoin de réflexion pour savoir à qui il

leur importe de plaire. à l' égard
du peuple, il ne s' en
doute seulement pas, et c' est
un des plus grands avantages
des seigneurs : c' est par-là
qu' ils en exigent, comme un
tribut, tous les services qu' il
leur rend avec soumission.
Ce n' est pas uniquement
par timidité que leurs
inférieurs hésitent à les presser sur
des engagements ; ils ne sont

p152

pas bien sûrs du droit qu' ils
en ont : le faste d' un seigneur
en impose au malheureux
même qui en a fait les frais ;
il tombe dans le respect devant
son ouvrage, comme le
sculpteur adora en tremblant
le marbre dont il venoit de
faire un dieu.
Il est vrai que si ce grand même tombe
dans un malheur
décidé, le peuple
devient son plus cruel
persécuteur. Son respect étoit une
adoration, son mépris
ressemble à l' impiété ; l' idole n' étoit
que renversée, le peuple la
réduit en poudre.
Les grands sont si
persuadés de la considération que le

p153

fastes leur donne, aux yeux
même de leurs pareils, qu' ils
font tout pour le soutenir. Un
homme de la cour est avili
aussi-tôt qu' il est ruiné ; et
cela est au point que celui qui
se maintient par des ressources
criminelles, est encore plus
considéré que celui qui a l' ame
assez noble pour se faire une
justice sévère ; mais aussi

lorsqu' on succombe après avoir
épuisé les ressources les plus
injustes, c' est le comble de
l' avilissement, parce qu' il n' y
a de vice bien reconnu que
celui qui est joint au malheur.

p154

CHAPITRE 6

sur le crédit.

ce que je viens de dire sur
les grands, me donne
occasion d' examiner ce que
c' est que le crédit, sa nature,
ses principes et ses effets.
Le crédit est l' usage de la
puissance d' autrui, et il est
plus ou moins grand à
proportion que cet usage est plus ou
moins fort, et plus ou moins
fréquent. Le crédit marque
donc une sorte d' infériorité,
du moins relativement à la
puissance qu' on employe,

p155

quelque supéru

al 1

quelque supériorité qu' on eût
à d' autres égards.
Cela est si vrai, qu' en
parlant de crédit, on vante celui
d' un simple particulier auprès
d' un grand, celui d' un grand
auprès d' un ministre, et celui
du ministre auprès du
souverain ; et sans que l' esprit y
fasse attention, l' idée qu' il a du
crédit est si juste, qu' il n' y a
personne qui ne trouvât
ridicule d' entendre parler du
crédit d' un souverain, à moins
qu' on ne parlât de celui qu' il
auroit dans l' Europe parmi les

autres princes ses égaux, dont
la réunion forme à son égard
une espèce de supériorité.
Un prince avec une puissance

p156

bornée peut avoir plus de
crédit dans l' Europe qu' un roi
très-grand par lui-même et
absolu chez lui. La puissance de
celui-ci pourroit seule être un
obstacle à ce crédit. Il n' y a
point de siècle qui n' en ait
fourni des exemples, et l' on a
vû quelquefois des particuliers
l' emporter à cet égard sur des
souverains.

Je n' entrerais pas là-dessus
dans un détail étranger à mon
sujet ; je ne veux considérer
que ce qui a rapport à des
particuliers.

Le crédit est donc la
relation du besoin à la puissance,
soit qu' on la reclame pour soi,
ou pour autrui ; avec la distinction,

p157

que d' obtenir un service
pour autrui, c' est crédit ;
l' obtenir pour soi-même, c' est
n' être que protégé.

Le crédit qui n' est pas
extrêmement flâteur par sa
nature, peut l' être par ses
principes et par ses effets. Ses
principes sont l' estime et la
considération personnelles dont on
jouit, l' inclination dont on est
l' objet, l' intérêt qu' on presente,
ou la crainte qu' on
inspire.

Le crédit fondé sur l' estime
est celui dont on dévroit être
le plus flâté, et il pourroit
être regardé comme une justice
renduë au mérite. Celui

qu' on doit à l' inclination,

p158

moins honorable par lui-même,
est ordinairement plus
sûr que le premier. L' un et
l' autre cèdent presque
toujours à l' espérance ou à la
crainte, c' est-à-dire, à
l' intérêt, puisque ce sont deux
effets d' une même cause. Ainsi
quand ces différens motifs sont
en concurrence, il est aisé de
juger quel est celui qui doit
prévaloir.

Les deux premiers ne sont
pas communément fort
puissans. On n' accorde qu' à regret
au mérite, cela ressemble trop
à la justice, et l' amour
propre est plus flâté d' accorder
des graces. D' une autre part,
l' inclination détermine moins

p159

qu' on ne s' imagine à obliger,
quoiqu' elle y fasse trouver du
plaisir ; elle est souvent
subordonnée à beaucoup d' autres
motifs qui l' emportent sur
celui de l' amitié, quoiqu' ils ne
soient pas si honnêtes.
D' ailleurs les hommes en
place ont peu d' amis, et ne
s' en embarrassent guère. L' ambition
et les affaires les
occupent trop pour laisser dans leur
coeur place à l' amitié, et celle
qu' on a pour eux ressemble à
un culte. Quand ils paroissent
se livrer à leurs amis, ils ne
cherchent qu' à se délasser par
la dissipation. Ils deviennent
des espèces d' enfans gâtés qui
se laissent aimer sans reconnoissance,

p160

et qui s' irritent à la
moindre contradiction à leurs
volontés ou à leurs fantaisies.
Il faut convenir qu' ils ont
souvent occasion de connoître
les hommes, d' apprendre à les
estimer peu, et à ne pas
compter sur eux. Ils savent qu' ils
sont plus assiégés par intérêt,
que recherchés par goût et par
estime, même quand ils en
sont dignes. Ils voyent les
manoeuvres basses et
criminelles que les concurrens
emploient auprès d' eux les uns
contre les autres, et jugent s' ils
doivent être fort sensibles à
leur attachement. Quoique
l' adulation les flâte, comme si
elle étoit sincère, le motif bas

p161

ne leur en échappe pas
toujours, et ils ont l' expérience
de la désertion où leurs pareils
ont été dans leurs disgraces. Un
peu de défiance est donc
pardonnable aux gens en place,
et leur amitié doit être plus
éclairée que celle des autres.
Si le mérite et l' amitié
donnent si peu de part au crédit,
il ne sera plus qu' un tribut
payé à l' intérêt, un pur
échange dont l' espérance et la
crainte décident et sont la
monnaie. On ne refuse guère ceux
qu' on peut obliger avec
gloire, et dont la reconnaissance
honore le bienfaicteur : cette
gloire est l' intérêt qu' il en
retire. On refuse encore moins

p162

ceux dont on espère du retour, parce que cette espérance est un intérêt plus sensible à la plûpart des hommes ; et l' on accorde presque tout à ceux dont on craint le ressentiment, sur-tout si l' on peut cacher cette crainte sous le masque de la prévenance. Mais si l' on ne peut pas dissimuler son vrai motif, on prend facilement son parti. Il semble qu' on lise dans le coeur des hommes qu' ils approuveront intérieurement la conduite qu' ils auroient eux-mêmes. La crainte qu' on dissimule le moins est celle qu' inspirent certaines gens à la cour, dont on méprise l' état, mais que

p163

l' intimité domestique ou des circonstances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donnent à la crainte un air de prudence ; c' est pourquoi on n' en rougit point, parce qu' il semble que le caractère ne sauroit être avili de ce qui fait honneur à l' esprit. Les sollicitations, les simples recommandations de ces sortes de gens l' emportent souvent sur celles des plus grands seigneurs, et toujours sur celles des amis, sur-tout s' ils sont anciens, car les nouveaux ont plus d' avantages. On fait tout pour ceux qu' on veut gagner ou achever d' engager, et rien pour ceux dont on est sûr. Le

p164

privilège d' un ancien ami n' est guère que d' être refusé de préférence, et obligé

d' approuver le refus, trop heureux si
par un excès de confiance on
lui fait part des motifs.
Tant de circonstances
concurrent et se croisent quelquefois
dans les moindres graces, qu' il seroit
difficile de
dire comment et par qui elles sont
accordées. Il arrive de-là
qu' on donne sans générosité,
et qu' on reçoit sans reconnoissance,
parce qu' il est rare que
le bienfait tombe sur le besoin,
et encore plus rare qu' il le
préviennne. On refuse durement
le nécessaire, on accorde
aisément le superflu ; on offre les

p165

services, on refuse les secours.
Les effets ou les motifs du
crédit sont l' intérêt, la
considération, et la générosité.
Ceux qui n' employent leur
crédit que par intérêt, ne
méritent pas même de passer pour
avoir du crédit. Ce ne sont plus
que de vils protégés, dont
l' avilissement rejaillit sur les
protecteurs. Une grace payée
avilit celui qui la reçoit, et deshonore
celui qui la fait.
Quand on se propose la
considération pour objet, on
emploie communément son
crédit pour le faire connoître et
lui donner de l' éclat. La seule
réputation d' en avoir est un
des plus sûrs moyens de l' affermir,

p166

de l' étendre et même de
le procurer ; en tout cas elle
en est un prix si flâteur, que
bien des gens en sacrifieroient
la réalité à l' apparence.
Combien en voit-on qui sont

accablés de sollicitations sur une
fausse réputation de crédit, et
qui se gardent bien d'écarter
les importuns en les
détrompant ?

Cependant ceux qui en
obligeant ne se proposent qu'un
bien si frivole, doivent être
persuadés, quelque crédit
qu'ils aient, qu'ils ne sauroient
rendre autant de services, qu'ils
font de mécontents qui croient
y avoir un droit privilégié.
Il ne seroit pas impossible

p167

qu'en ne s'occupant que du
desir d'obliger, on se fit une
réputation très-opposée, parce
que le volume des bienfaits ne
peut jamais chez les hommes
égaler le volume des besoins.
Il n'y a point de crédit qui ne
soit au-dessous de la réputation
qu'il procure. Les moindres
preuves de crédit multiplient
les demandes. Un homme qui
a rendu plusieurs services par
générosité, peut être regardé
comme désobligeant, parce
qu'il n'est pas en état de rendre
tous ceux qu'on exige de lui.
C'est par cette raison que les
gens en place ne sauroient
employer trop d'humanité pour
adoucir les refus nécessaires.

p168

On pourroit penser que la
reconnaissance de ceux qu'ils
obligent, doit les consoler de
l'injustice de ceux qu'ils
refusent ; mais il n'est que trop
ordinaire de voir des gens
demander les grâces avec ardeur,
et souvent avec bassesse, les
recevoir comme une justice,

avec froideur, et tâcher de
persuader qu' ils n' avoient pas
fait la moindre démarche, et
qu' on a prévenu leurs desirs.
Cette conduite n' est sûrement
pas l' effet d' une reconnoissance
délicate qui veut laisser au
bienfaicteur la gloire d' une
justice éclairée.
Il s' en faut bien que je veuille
dégoûter les bienfaicteurs ; je

p169

veux au contraire prévenir
leurs dégoûts, en leur inspirant
un sentiment noble, désintéressé,
et dont le succès est
toujours sûr ; c' est de n' obliger que
par générosité, de ne chercher
en obligeant que le plaisir
d' obliger ; salaire infaillible et que
l' ingratitude des hommes ne
sauroit ravir. Mais si les
bienfaicteurs sont sensibles à la
reconnoissance, que leurs
bienfaits cherchent le mérite, parce
qu' il n' y a que le mérite de
reconnoissant.

CHAPITRE 7

p170

sur les gens à la mode.
de tous les peuples, le
françois est celui dont le
caractère a dans tous les tems
éprouvé le moins d' altération ;
on retrouve les françois
d' aujourd' hui dans ceux des
croisades, et en remontant
jusqu' aux gaulois on y remarque
encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a
toujours été vive, gaie,
généreuse, brave, sincère,
présomptueuse, inconstante,

avantageuse et inconsiderée. Ses
vertus partent du coeur, ses vices

p171

ne tiennent qu' à l' esprit, et
ses bonnes qualités corrigeant
ou balançant les mauvaises,
toutes concourent peut-être
également à rendre le françois
de tous les hommes le plus
sociable. C' est-là son caractère
propre, et c' en est un très-estimable ;
mais je crains que
depuis quelque tems on n' en ait
abusé ; on ne s' est pas contenté
d' être sociable, on a voulu être
aimable, et je crois qu' on a pris
l' abus pour la perfection. Ceci
a besoin de preuves, c' est-à-dire
d' explication.
Les qualités propres à la
société, sont la politesse sans
fausseté, la franchise sans
rudesse, la prévenance sans bassesse,

p172

la complaisance sans
flatterie, les égards sans
contrainte, et sur-tout le coeur
porté à la bienfaisance ; ainsi
l' homme sociable est le
citoyen par excellence.
L' homme aimable du moins
celui à qui l' on donne
aujourd' hui ce titre, est fort
indifférent sur le bien public, ardent
à plaire à toutes les sociétés où
son goût et le hasard le jettent,
et prêt à en sacrifier chaque
particulier. Il n' aime personne,
n' est aimé de qui que ce soit ;
plaît à tous, et souvent est
méprisé et recherché par les
mêmes gens.
Par un contraste assez
bizarre, toujours occupé des autres,

p173

il n' est satisfait que de lui,
et n' attend son bonheur que
de leur opinion, sans songer
précisément à leur estime qu' il
suppose apparemment, ou dont
il ignore la nature. Le desir
immodéré d' amuser l' engage à
immoler l' absent qu' il estime
le plus, à la malignité de ceux
dont il fait le moins de cas,
mais qui l' écoutent. Aussi
frivole que dangereux, il met
presque de bonne foi la médisance
et la calomnie au rang des amusemens,
sans soupçonner qu' elles
ayent d' autres effets ; et ce
qu' il y a d' heureux et de plus
honteux dans les moeurs, le
jugement qu' il en porte se trouve
quelquefois juste.

p174

Les liaisons particulieres de
l' homme sociable sont des liens
qui l' attachent de plus en plus
à l' état ; celles de l' homme
aimable ne sont que de nouvelles
dissipations qui retranchent
d' autant les devoirs essentiels.
L' homme sociable inspire le
desir de vivre avec lui ; on
n' aime qu' à rencontrer
l' homme aimable. Tel est enfin dans
ce caractère l' assemblage de
vices, de frivolités et
d' inconveniens, que l' homme aimable
est souvent l' homme le moins
digne d' être aimé.
Cependant l' ambition de
parvenir à cette réputation
devient de jour en jour une espèce
de maladie épidémique : eh !

p175

Comment ne seroit-on pas flatté d' un titre qui éclipse la vertu et fait pardonner le vice ! Qu' un homme soit deshonoré au point qu' on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennent de tout ; ce n' est pas en essayant de le justifier qu' ils se défendent eux-mêmes : tout cela est vrai, vous dit-on, mais il est fort aimable. Il faut que cette raison soit bonne, ou bien généralement admise ; car on n' y réplique pas. L' homme le plus dangereux dans nos moeurs est celui qui est vicieux avec de la gaieté et des graces ; il n' y a rien que cela ne fasse passer, et n' empêche d' être odieux.

p176

Qu' arrive-t-il de-là ? Tout le monde veut être aimable, et ne s' embarrasse pas d' être autre chose ; on y sacrifie ses devoirs, et je dirois la considération, si on la perdoit par-là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile est le mépris de son état, le dédain de la profession dont on est comptable, et dans laquelle on devrait toujours chercher sa première gloire. Le magistrat regarde l' étude et le travail comme des soins obscurs qui ne conviennent qu' à des hommes qui ne sont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui se livrent à leurs devoirs ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un

p177

besoin passager ; desorte qu' il n' est pas rare de voir de ces magistrats aimables, qui dans

les affaires d' éclat sont moins
des juges, que des solliciteurs
qui recommandent à leurs
confrères les intérêts des gens
connus.

Le militaire d' une certaine
classe croit que l' application au
service doit être le partage des
subalternes ; ainsi les grades ne
seroient plus que des
distinctions de rang, et non pas des
emplois qui exigent des
fonctions.

L' homme de lettres qui par
des ouvrages travaillés auroit
pû instruire son siècle, et faire
passer son nom à la postérité,

p178

néglige ses talents et les perd
faute de les cultiver : il auroit
été compté parmi les hommes
illustres, il reste un homme
d' esprit de société.

L' ambition même, cette
passion toujours si ardente et
autrefois si active, ne va plus
à la fortune que par le
manège et l' art de plaire. Les
principes de l' ambitieux n' étoient
pas autrefois plus justes qu' ils
le sont aujourd' hui, ses motifs
plus louables, ses démarches
plus innocentes ; mais ses
travaux pouvoient être utiles à
l' état, et quelquefois inspirer
l' émulation à la vertu.

On dira sans doute que la
société est devenue, par le desir

p179

d' y être aimable, plus
délicieuse qu' elle ne l' avoit jamais
été ; cela peut être, mais il est
certain que ce qu' elle a gagné,
l' état l' a perdu, et cet
échange n' est pas un avantage.

Que seroit-ce si la contagion venoit à gagner toutes les autres professions ? Et on peut le craindre, quand on voit qu' elle a percé dans un ordre uniquement destiné à l' édification, et pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plûpart fondées sur des choses frivoles, l' estime que nous en faisons nous accoutume

p180

insensiblement à l' indifférence pour celles qui devroient nous intéresser le plus. Il semble que ce qui touche le bien public nous soit étranger.

Qu' un grand capitaine, qu' un homme d' état ayent rendu les plus grands services ; avant que de hasarder notre estime, nous demandons s' ils sont aimables, quels sont leurs agrémens, quoiqu' il y en ait peut-être qu' il ne sied pas toujours à un grand homme d' avoir à un degré supérieur. Toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable sont exclus des sociétés brillantes, et

p181

sortent du *bon ton* . Il y a peu de tems que cette expression est inventée, et elle est déjà triviale, sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j' en pense.

Le bon ton dans ceux qui ont le plus d' esprit consiste à dire agréablement des riens,

à ne se pas permettre le
moindre propos sensé, si l' on
ne le fait excuser par les
graces du discours, à voiler enfin
la raison quand on est obligé
de la produire, avec autant de
soin que la pudeur en exigeoit
autrefois, quand il s' agissoit
d' exprimer quelque idée libre ;
l' agrément est devenu si
nécessaire, que la médisance même

p182

cesseroit de plaire, si elle
en étoit dépourvue. Il ne suffit
pas de nuire, il faut sur-tout
amuser ; sans quoi le discours
le plus méchant retombe plus
sur son auteur que sur celui
qui en est le sujet.
Ce prétendu bon ton qui
n' est qu' un abus de l' esprit, ne
laisse pas que d' en exiger
beaucoup ; ainsi il devient dans les
sots un jargon inintelligible
pour eux-mêmes ; et comme
les sots font le grand nombre,
ce jargon a prévalu. C' est ce
qu' on appelle le *persiflage* ,
amas fatigant de paroles sans
idées, volubilité de propos
qui font rire les foux,
scandalisent la raison, déconcertent

p183

les gens honnêtes ou timides,
et rendent la société insupportable.
Ce mauvais genre est quelquefois
moins extravagant, et
alors il n' en est que plus
dangereux. C' est lorsqu' on
immole quelqu' un, sans qu' il s' en
doute, à la malignité d' une
assemblée, en le rendant tout
à la fois instrument et victime
de la plaisanterie commune,
par les choses qu' on lui

suggere, et les aveux ingenus qu' on
en tire.

Les premiers essais de cette
sorte d' esprit ont dû
naturellement réussir ; et comme les
inventions nouvelles vont
toujours en se perfectionnant,

p184

c' est-à-dire, en augmentant de
dépravation, quand le
principe en est vicieux, la
méchanceté se trouve aujourd' hui
l' ame de certaines sociétés, et a
cessé d' être odieuse, sans même perdre
son nom.

La méchanceté n' est
aujourd' hui qu' une mode. Les
plus éminentes qualités
n' auroient pû jadis la faire
pardonner, parce qu' elles ne peuvent
jamais rendre autant à la
société que la méchanceté lui fait
perdre, puisqu' elle en sappe
les fondemens, et qu' elle est
par-là, sinon l' assemblage, du
moins le résultat des vices.
Aujourd' hui la méchanceté est
réduite en art, elle tient lieu

p185

de mérite à ceux qui n' en ont
point d' autre, et souvent leur
donne de la considération.
Voilà ce qui produit cette
foule de petits méchants
subalternes, et imitateurs de
caustiques fades, parmi lesquels il
s' en trouve de si innocens ; leur
caractère y est si opposé, ils
auroient été de si bonnes gens,
en suivant leur coeur, que je
suis quelquefois tenté d' en
avoir compassion, tant le mal
leur coûte à faire. Aussi en
voit-on qui abandonnent leur
rolle comme trop pénible ;

d' autres persistent, flâtés et
corrompus par les progrès
qu' ils ont faits. Les seuls qui
ayent gagné à ce travers de

p186

mode, sont ceux qui nés avec
le coeur dépravé, l' imagination
déréglée, l' esprit faux,
borné et sans principes,
méprisans la vertu, et incapables
de remords, ont le plaisir de
se voir le héros d' une société
dont ils dévoient être
l' horreur.

Un spectacle assez curieux
est de voir la subordination
qui régne entre ceux qui
forment ces sortes d' associations.
Il n' y a point d' état où elle soit
mieux réglée. Ils se signalent
ordinairement sur les
étrangers que le hasard leur adresse,
comme on sacrifioit autrefois
dans quelques contrées ceux
que leur mauvais sort y faisoit

p187

aborder. Mais lorsque les
victimes nouvelles leur
manquent, c' est alors que la guerre
civile commence. Le chef
conserve son empire, en immolant
alternativement les sujets les
uns aux autres. Celui qui est
la victime de jour, est
impitoyablement accablé par tous
les autres qui sont charmés
d' écarter l' orage de dessus eux ;
la cruauté est souvent l' effet
de la crainte. Les subalternes
s' essaient cependant les uns
contre les autres ; on cherche
à ne se lancer que des traits
fins ; on voudroit qu' ils fussent
piquans sans être grossiers ;
mais comme l' esprit n' est pas

toujours aussi léger, que l' amour

p188

propre est sensible, on en vient souvent à se dire des choses si outrageantes, qu' il n' y a que l' expérience qui empêche d' en craindre les suites. Si l' on pouvoit cependant imaginer quelque tempéramment honnête entre le caractère ombrageux et l' avilissement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d' agrément, et l' on auroit plus d' union et d' égards réciproques. Les choses étant sur le pied où elles sont, l' homme le plus piqué n' a pas le droit de rien prendre au sérieux. On ne se donne pour ainsi dire que des cartels d' esprit ; il faudroit s' avouer vaincu, pour recourir à

p189

d' autres armes, et la gloire de l' esprit est le point d' honneur d' aujourd' hui. On est cependant toujours étonné que de pareilles sociétés ne se désunissent point par la crainte, le mépris, l' indignation ou l' ennui. Il faut espérer qu' à force d' excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, et c' est l' unique moyen de la détruire. On remarque que la raison froide est la seule chose qui leur impose, et quelquefois les déconcerte. On croiroit que l' habitude d' offenser rendroit ceux qui l' ont contractée incapables de se plier aux moyens de travailler

p190

à leur fortune. Point du
tout, il vaut mieux inspirer la
crainte que l'estime. D'ailleurs
les faux singuliers, soit
caustiques, méchants ou misantropes,
réussissent parfaitement
auprès de ceux dont ils ont
besoin. La réputation qu'ils se
sont fabriquée donne un
très-grand poids à leurs prévenances ;
ils descendent plus facilement
qu'on ne croit à la flâterie basse.
Celui qui en est l'objet ne doute pas
qu'il n'ait un mérite
bien décidé, puisqu'il
force de tels caractères à un
stile qui leur est si étranger.
L'adulation fade et outrée est la
plus sûre de plaire : une
louange fine et délicate fait honneur

p191

à celui qui la donne ; un éloge
exagéré fait plaisir à celui qui
le reçoit. Il prend l'exagération
pour l'expression propre,
et pense que les grandes vérités
ne peuvent pas se dire avec
finesse.
Il faut convenir que les
sociétés dont je parle sont rares ;
il n'y a que la parfaitement
bonne compagnie qui le soit
davantage, et celle-ci n'est
peut-être qu'une belle chimère
dont on approche plus ou
moins. Elle ressemble assez à
une république dispersée, on
en trouve des membres dans toutes
sortes de classes, il est
très-difficile de les réunir en
un corps. Il n'y a cependant

p192

personne qui n' en reclame le titre pour sa société : c' est un mot de raliment. Je remarque seulement qu' il n' y a personne aussi qui ne croye qu' elle peut se trouver dans un ordre supérieur au sien, et jamais dans une classe inférieure. La haute magistrature la suppose à la cour comme chez elle ; mais elle ne la croit pas dans une certaine bourgeoisie, qui à son tour a des nuances d' orgueil. Pour l' homme de la cour, sans vouloir entrer dans aucune composition sur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n' existe que parmi les gens de sa sorte. Il

p193

est vrai qu' à esprit égal ils ont un avantage sur le commun des hommes, c' est de s' exprimer en meilleurs termes, et avec des tours plus agréables. Le sot de la cour dit ses sottises plus élégamment que le sot de la ville ne dit les siennes. Dans un homme obscur c' est une preuve d' esprit, ou du moins d' éducation, que de s' exprimer bien. Pour l' homme de la cour c' est une nécessité ; il n' employe pas de mauvaises expressions, parce qu' il n' en fait point. Un homme de la cour qui parleroit bassement, me paroîtroit presque avoir le mérite d' un savant dans les langues étrangères. En effet,

p194

tous les talents dépendent des facultés naturelles, et sur-tout de l' exercice qu' on en fait. Le

talent de la parole, ou plutôt
de la conversation, doit donc
se perfectionner à la cour plus
que par tout ailleurs, puisqu' on
est destiné à y parler, et
réduit à n' y rien dire : ainsi les
tours se multiplient, et les
idées se rétrécissent. Je n' ai pas
besoin, je crois, d' avertir que
je ne parle ici que de ces
courtisans oisifs à qui Versailles est
nécessaire, et qui y sont inutiles.
Il résulte de ce que j' ai dit,
que les gens d' esprit de la
cour, quand ils ont les qualités
du coeur, sont les hommes

p195

dont le commerce est le
plus aimable ; mais de telles
sociétés sont rares. Le jeu sert
à soulager les gens du monde
du pénible fardeau de leur
existence, et les talents qu' ils
appellent quelquefois à leur
secours en cherchant le plaisir
prouvent le vuide de leur ame,
et ne le remplissent pas. Ces
remèdes sont inutiles à ceux
que le goût, la confiance et la
liberté réunissent.
Les gens du monde seroient
sans doute fort surpris qu' on
leur préférât souvent certaines
sociétés bourgeoises, où l' on
trouve sinon un plaisir délicat,
du moins une joie contagieuse,
souvent un peu de rudesse ; mais

p196

on est trop heureux qu' il ne s' y
glisse pas une demie connoissance
du monde qui ne seroit
qu' un ridicule de plus, encore
ne se feroit-il pas sentir à ceux
qui l' auroient : ils ont le
bonheur de ne connoître de

ridicule que ce qui blesse la raison
ou les mœurs.
à l'égard des sociétés, si
l'on veut faire abstraction de
quelques différences
d'expressions, on trouvera que la classe
générale des gens du monde
et la bourgeoisie se
ressemblent plus au fond qu'on ne le
suppose. Ce sont les mêmes
tracasseries, le même vuide,
les mêmes misères. La
petitesse dépend moins des objets

p197

que des hommes qui les
envisagent. Quand au commerce
habituel, en général les gens
du monde ne valent pas mieux,
ne valent pas moins que la
bourgeoisie. Celle-ci ne gagne
ou ne perd guère à les imiter.
à l'exception du bas peuple qui
n'a que des idées relatives à ses
besoins, et qui en est
ordinairement privé sur tout autre
sujet, le reste des hommes est par
tout le même. La bonne
compagnie est indépendante de
l'état du rang, et ne se trouve
que parmi ceux qui pensent et
qui sentent, qui ont les idées
justes et les sentimens honnêtes.

p198

CHAPITRE 8

*sur le ridicule, la singularité
et l'affectation.*

le ridicule ressemble à ces
fantômes qui n'existent
que pour ceux qui y croient.
Plus un mot abstrait est en
usage, moins l'idée est fixe,
parce que chacun l'étend, la

restraint ou la change ; et l' on
ne s' apperçoit de la
différence des principes
que par celle des
conséquences, ou par les
différentes applications qu' on
en fait. Si l' on vouloit définir
les mots que l' on comprend

p199

le moins, il faudroit définir
ceux dont on se sert le plus.
Le ridicule consiste à
choquer les usages ou les
opinions reçues, et
communément on les confond assez avec
la raison ; cependant ce qui est
contre la raison est sotise ou
folie ; si c' est contre l' équité,
c' est crime.

Le ridicule ne doit donc
avoir lieu que dans les choses
indifférentes par elles-mêmes,
et consacrées par la mode. Les
habits, le langage, les manières,
le maintien : voilà son
ressort, voici son usurpation, il
l' étend jusque sur la vertu, et
c' est le moyen que l' envie
emploie le plus sûrement pour

p200

en ternir l' éclat. Le ridicule
est supérieur à la calomnie, qui
peut se détruire en retombant
sur son auteur. La malignité
éclairée ne s' en fie pas même à
la difformité du vice ; elle lui
fait l' honneur de le traiter
comme la vertu, en lui
associant le ridicule pour le
décrier ; il devient par-là moins
odieux et plus méprisé. Le
ridicule est devenu le poison
de la vertu et des talens, et
quelquefois le châtement du
vice.

Le ridicule est le fléau des gens du monde, et il est assez juste qu' ils ayent pour tyran un être fantastique. On sacrifie sa vie à son honneur, souvent son

p201

honneur à sa fortune, et quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne suis pas étonné qu' on ait quelque attention à ne pas s' y exposer, puisqu' il est d' une si grande importance dans l' esprit de plusieurs de ceux avec qui l' on est obligé de vivre.

Mais on ne doit pas excuser l' extrême sensibilité que des hommes raisonnables ont sur cet article. Cette crainte excessive a fait naître des essains de petits donneurs de ridicules, qui décident de ceux qui sont en vogue, comme les marchandes de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S' ils ne s' étoient pas emparé

p202

de l' emploi de distribuer les ridicules, ils en seroient accablés ; ils ressemblent à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie.

La plus grande sotise de ces êtres frivoles, et celle dont ils se doutent le moins, est de s' imaginer que leur empire est universel : s' ils savoient combien il est borné, la honte les y feroit renoncer. Le peuple n' en connoît pas le nom, et c' est tout ce que la bourgeoisie en sait. Parmi les gens du monde, ceux qui sont occupés ne sont frappés que par distraction de ce petit peuple

incommode : ceux mêmes qui en ont
été, et que la raison ou l' âge

p203

en ont séparés, s' en souviennent
à peine ; et les hommes
illustres seroient trop élevés
pour l' appercevoir, s' ils ne
daignoient pas quelquefois
s' en amuser.

Quoique l' empire du
ridicule ne soit pas aussi étendu
que ceux qui l' exercent le
supposent, il ne l' est encore que
trop parmi les gens du monde ;
et il est étonnant qu' un
caractère aussi léger que le nôtre se
soit soumis à une servitude dont
le premier effet soit de
rendre le commerce uniforme,
languissant et ennuyeux.

La crainte puerile du ridicule
étouffe les idées, rétrécit les
esprits, et les forme sur un seul

p204

modèle, suggere les mêmes
propos peu intéressans de leur
nature, et fastidieux par la
répétition. Il semble qu' un seul
ressort imprime à différentes
machines un mouvement égal
et dans la même direction. Je
ne vois que les sots qui puissent
gagner à un travers qui les met
de niveau avec les hommes
supérieurs, puisqu' ils sont tous
également assujettis à une
mesure commune où les plus
bornés peuvent atteindre.

L' esprit est presque égal
quand on est asservi au même
ton, et ce ton est nécessaire à
ceux qui sans cela n' en auroient
point à eux ; il ressemble à ces
livrées qu' on donne aux valets,

p205

sans quoi ils ne seroient pas vêtus.

Avec ce ton de mode on peut être impunément un sot, et on regardera comme tel un homme de beaucoup d'esprit qui ne l'aura pas : il n'y a rien qu'on distingue moins de la sotise que l'ignorance des petits usages. Combien de fois a-t-on rougi à la cour pour un homme qu'on y produisoit avec confiance, qu'on avoit admiré ailleurs, et qu'on avoit annoncé avec une bonne foi imprudente ; on ne s'étoit cependant pas trompé, mais on ne l'avoit jugé que d'après la raison, et on le confronte avec la mode.

p206

Ce n'est pas assez que de ne pas s'exposer au ridicule pour s'en affranchir, on en donne à ceux qui en méritent le moins, souvent aux personnes les plus respectables, si elles sont assez timides pour le recevoir. Des gens méprisables, mais hardis, et qui sont au fait des mœurs régnantes, le repoussent et l'anéantissent mieux que les autres.

Comme le ridicule n'ayant souvent rien de décidé, n'a d'existence alors que dans l'opinion, il dépend en partie de la disposition de celui à qui on veut le donner, et dans ce cas-là il a besoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le

p207

repoussant avec force, mais en le recevant avec mépris ou indifférence, quelquefois en le recevant de bonne grace. Ce sont les flèches des mexiquains qui auroient pénétré le fer, et qui s' amortissoient contre des armures de laine.

Quand le ridicule est le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre sans effet, c' est d' outrer ce qui y a donné lieu. On humilie son adversaire en dédaignant les coups qu' il veut porter.

D' ailleurs cette hardiesse d' affronter le ridicule impose aux hommes ; et comme la plupart ne sont pas capables de n' estimer les choses que

p208

ce qu' elles valent, où leur mépris s' arrête leur admiration commence, et le singulier en est communément l' objet.

Par quelle bisarrerie la même chose à un certain degré rend-elle ridicule, et portée à l' excès donne-t-elle une sorte d' éclat ? Car tel est l' effet de la singularité marquée, soit que le principe en soit louable ou répréhensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l' uniformité de caractère qu' on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes manières, et d' entendre les

p209

mêmes propos, qu' on sait un gré infini à celui qui suspend cet état létargique.

La singularité n' est pas
précisément un caractère ; c' est
une simple manière d' être qui
s' unit à tout autre caractère,
et qui consiste à être soi, sans
s' appercevoir qu' on soit différent
des autres ; car si l' on vient
à le reconnoître, la singularité
s' évanouit ; c' est une énigme
qui cesse de l' être aussi-tôt
que le mot en est connu.
Quand on s' est aperçu qu' on
est différent des autres, et que
cette différence n' est pas un
mérite, on ne peut guère
persister que dans l' affectation, et
c' est alors petitesse ou orgueil,

p210

ce qui revient au même, et
produit le dégoût ; au lieu que
la singularité naturelle met un
certain piquant dans la société
qui en ranime la langueur.
Les sots qui connoissent
souvent ce qu' ils n' ont pas, et qui
s' imaginent que ce n' est que
faute de s' en être avisés, voyant
le succès de la singularité, se
font singuliers, et l' on sent ce
que ce projet bizarre doit
produire.
Au lieu de se borner à n' être
rien, et qui leur convenoit si
bien, ils veulent à toute force
être quelque chose, et ils sont
insupportables. Ayant
remarqué, ou plutôt entendu dire
que des génies reconnus ne

p211

sont pas toujours exempts d' un
grain de folie, ils tâchent
d' imaginer des folies, et ne font
que des sotises.
La fausse singularité n' est
qu' une privation de caractère,

qui consiste non-seulement à éviter d' être ce que sont les autres, mais à tâcher d' être uniquement ce qu' ils ne sont pas. On voit de ces sociétés où les caractères se sont partagés comme on distribuë des rôles. L' un se fait philosophe, un autre plaisant, un troisième homme d' humeur. Tel se fait caustique qui penchoit d' abord à être complaisant, mais il a trouvé le rôle occupé. Quand

p212

on n' est rien, on a le choix de tout. Il n' est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d' un sot, mais on est étonné de les rencontrer avec de l' esprit. Cela se remarque dans ceux qui nés avec plus de vanité que d' orgueil, croient rendre leurs défauts brillans par la singularité en les outrant, plutôt que de s' appliquer à s' en corriger. Ils jouent leur propre caractère ; ils étudient alors la nature pour s' en écarter de plus en plus, et s' en former une particulière ; ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s' éloigne du simple ; et malheureusement quand on cherche l' extraordinaire,

p213

on ne trouve que des platitudes. Les gens d' esprit même n' en ont jamais moins que lorsqu' ils tâchent d' en avoir. On dévroit sentir que le naturel qu' on cherche ne se trouve jamais, que l' effort produit l' excès, et que l' excès décèle la fausseté du caractère. On

veut jouer le brusque, et l' on
devient féroce ; le vif, et l' on
n' est que pétulant et étourdi :
la bonté jouée dégénère en
politesse contrainte, et se trahit
enfin par l' aigreur : la fausse
sincérité n' est qu' offensante ; et
quand elle pourroit s' imiter
quelque tems, parce qu' elle
ne consiste que dans des actes

p214

passagers, on n' atteindroit
jamais à la franchise qui en est
le principe, et qui est une
continuité de caractère. Elle
est comme la probité ;
plusieurs actes qui y sont
conformes n' en font pas la
démonstration, et un seul de
contraire la détruit.
Enfin toute affectation finit
par se déceler, et l' on
retombe alors au-dessous de sa
valeur réelle. Tel est regardé
comme un sot après, et
peut-être pour avoir été pris pour
un génie. On ne se vange point
à demi d' avoir été sa dupe.
Soyons donc ce que nous
sommes, n' ajoutons rien à
notre caractère ; tâchons seulement

p215

d' en retrancher ce qui
peut être incommode pour les
autres, et dangereux pour
nous-mêmes. Ayons le courage
de nous soustraire à la
servitude de la mode, sans passer
les bornes de la raison.

p216

CHAPITRE 9

sur les gens de fortune.

il y a deux sortes de conditions qui ont plus de relation avec la société, et sur-tout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce sont les gens de lettres et les gens de fortune, ce qui ne doit s'entendre que des plus distingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agréments personnels, les autres par une opulence fastueuse : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen et du peuple.

p217

Il n'y a pas encore long-tems que les financiers ne voyoient dans les gens de condition que des protecteurs qu'ils avoient quelquefois eu pour maîtres. La plupart des fortunes de finance du dernier siècle n'étoient pas assez honnêtes pour en faire gloire, et dès-là elles en devenoient plus considérables ; les premiers gains faisoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'avidité, et ces passions sont ennemies du faste. Une habitude d'économie ne se relâche guère, et suffit seule, sans génie ni bonheur marqué, pour tirer des richesses immenses d'une médiocre fortune, et d'un travail continuel.

p218

S'il se trouvoit alors des gens d'affaires assez sensés pour vouloir jouir, ils l'étoient assez pour se borner

aux commodités, aux plaisirs
à tous les avantages d' une
opulence sourde ; ils évitoient un
éclat qui ne pouvoit qu' exciter
l' envie des grands et la
haine des petits. Si l' on se
contentoit de ce qui fait
réellement plaisir, on passeroit pour
modeste.

Ceux à qui les richesses ne
donnent que de l' orgueil,
parce qu' ils n' ont pas à se glorifier
d' autre chose, ont toujours
aimé à faire parade de leur
fortune ; trop enivrés de la
jouissance pour rougir des moyens,

p219

leur faste étoit jadis le comble
de la folie, du mauvais goût
et de l' indécence.

Cette ostentation d' opulence
est plus communément la
manie de ces hommes
nouveaux qu' un coup du sort a
subitement enrichis, que de
ceux qui sont parvenus par
degrés. Il est assez singulier que
les hommes tirent plus de
vanité de leur bonheur que de
leurs travaux. Ceux qui
doivent tout à leur industrie,
savent combien ils ont évité,
fait et réparé de fautes : ils
jouissent avec précaution,
parce qu' ils ne peuvent pas
s' exagerer les principes de leur
fortune ; au lieu que ceux qui se

p220

trouvent tout à coup des êtres
si différens d' eux-mêmes, se
regardent comme des objets
dignes de l' attention particulière
du sort. Ils ne savent à quoi
l' attribuer ; et cette obscurité
de causes, on l' interprète

toujours à son avantage.
Telles sont les fortunes
qu' on peut appeller ridicules,
et qui l' étoient encore plus
autrefois qu' aujourd' hui, par le
contraste de la personne et du
faste déplacé.
D' ailleurs la fortune de
finance n' étoit guère alors
qu' une loterie ; au lieu qu' elle est
devenue un art, une science
qui a ses principes et sa
méthode comme les autres, ou tout

p221

au moins un jeu mêlé d' adresse
et de hasard. On pourroit
presque assigner le gain par la
nature de l' affaire.
Pourquoi la finance seroit-elle
méprisée ? L' état doit avoir
des revenus ; il faut qu' il y ait
des citoyens chargés de la
perception, et qu' ils y trouvent
des avantages, pourvû que ces
avantages soient limités ; sans
quoi ils deviennent scandaleux.
On ne doit s' élever que
contre la vexation ou l' insolence
de ceux qui abusent, et les
punir avec éclat et sévérité. C' est
ainsi que dans toutes les
conditions on dévroit immoler à la
vengeance publique ceux qui

p222

font haïr l' autorité, par l' abus
qu' ils en font, et qui en
rendant les hommes malheureux
par leur excès, les corrompent
par leurs exemples.
Il faut convenir que c' est
moins à leurs véxations, qu' à
l' insolence de quelques-uns
d' entr' eux, que les financiers
doivent rapporter le décri où
ils sont encore. Croit-on que

cela dépende des injustices qui
seront tombées sur des gens
obscurs dont les plaintes sont
étouffées, les malheurs
ignorés, et qui ne seraient pas
protégés par ceux qui crient
vaguement à l' injustice, quand
ils en seraient connus ? Dans
les déclamations contre la finance,

p223

ce n' est ni la générosité
ni la justice qui réclament,
c' est l' envie qui poursuit le
faste.

Voilà ce qui dévroit
inspirer aux gens riches, et qui
n' étoient pas nés pour l' être, une
modestie raisonnée. Ils ne
sentent pas assez combien ceux
qui sont les plus dignes de leur
fortune ont encore besoin d' art
pour se la faire pardonner.
Malheureusement les
hommes veulent afficher leur
bonheur ; ils dévroient pourtant
sentir qu' il est fort différent de
la gloire, dont la publicité
fait et augmente l' existence.
Les malheureux sont déjà assez
humiliés par l' éclat seul de la

p224

prospérité : faut-il les outrager
par l' affectation ?

Je ne suis pas étonné que le
peuple voye avec chagrin, et
murmure des fortunes dont il
fournit la substance, sans
jamais les partager. Mais les gens
de condition doivent les
regarder comme des biens qui
leur sont substitués, et
destinés à remplacer un patrimoine
qu' ils ont dissipé, souvent
sans avantage pour l' état. Il y a
peu de fortunes qui ne

tombent dans quelques maisons distinguées. Un homme de qualité vend un nom qu' il n' a pas eu la peine d' illustrer ; et sans le commerce qui s' est établi entre l' orgueil et la nécessité,

p225

la plupart des maisons nobles tomberoient dans l' obscurité, et par conséquent dans la misère ; les exemples n' en sont pas rares dans les provinces. Au lieu que si les gens riches ne s' allioient qu' entr' eux, il faudroit nécessairement par la seule puissance des richesses qu' ils parvinssent eux-mêmes aux dignités qu' ils conservent dans des familles étrangères : peut-être s' aviseront-ils un jour de ce secret-là, à moins que les gens de la cour ne s' avisent eux-mêmes d' entrer dans les affaires. Les premiers qui braveront le préjugé pourroient avoir des scrupules ; mais quand ils en ont,

p226

quelques plaisanteries les soulagent, et beaucoup d' argent les dissipe. Cependant les gens de condition ont déjà perdu le droit de dédaigner la finance puisqu' il y en a peu qui n' y tiennent par le sang. C' étoit autrefois une espèce de bonté que de ne pas humilier les financiers. Aujourd' hui qu' ils tiennent à tout, le mépris pour eux seroit de la part des gens de condition, injustice et sotise. Il y en a tels qui ne se sont pas mésalliés, parce que les gens de fortune

n' en ont pas fait assez de cas
pour les rechercher.
Tous ceux qui tirent vanité

p227

de leur naissance, ne sont pas
toujours dignes de se mésallier.
Il n' appartient pas à tout le
monde de vendre son nom.
Si les raisons de décence ne
répriment pas la hauteur des
gens de condition à l' égard
de la finance, celles
d' intérêt les contiennent.
Les plaisanteries sur les
financiers en leur absence marquent
plus d' envie contre leur
fortune que de mépris pour
leurs personnes, puisqu' on
leur prodigue en face les
égards, les prévenances et les
éloges. Les gens de condition
se flattent que cette conduite
peut être regardée comme la
marque d' une supériorité si

p228

décidée, qu' elle peut s' humaniser
sans risque ; mais
personne ne se trompe sur les
véritables motifs. Quelquefois
ils se permettent avec les financiers
ces petits accès d' une humeur
modérée, d' autant plus
flatteuse pour l' inférieur, qu' elle
ressemble au procédé naïf de
l' égalité. Ceux qui jouent ce
rôle désireroient que les spectateurs
désintéressés le prissent
pour de la hauteur ; mais il n' y
a pas moyen, parce que si leur
manège paroît produire un
effet opposé à celui qu' ils en esperoient,
on les voit s' adoucir
par degrés, et aller jusqu' à la
fadeur pour ramener un
homme prêt à s' effaroucher. Ils se

p229

tirent d' embarras par une sorte de plaisanterie qui sert à couvrir bien des bassesses.

Si les gens riches viennent enfin à se croire supérieurs aux autres hommes, ont-ils si grand tort ? N' a-t-on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mêmes respects, que pour ceux qui sont dans les places auxquelles on les rend par devoir ? Les hommes ne peuvent juger que sur l' extérieur.

Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent sont bassement et adroitement perfides ?

Il y a peu de gens riches, quelque esprit qu' ils ayent, et quelque bien nés qu' ils soient,

p230

à qui leur opulence ne donne dans des momens des accès d' une humeur impérieuse, et qui dans d' autres momens ne se sentent humiliés de n' être que riches, ou de n' être regardés que comme tels.

Cependant ils sont plus utiles à la société qu' ils ne l' étoient autrefois, et ils acquierent une supériorité réelle sur ceux à qui ils rendent service. Les vrais inférieurs sont ceux qui reçoivent, et l' humiliation s' y joint quand les services sont pécuniaires. C' est ce qui a fait mettre avec justice les mendiants au-dessous des esclaves ; ceux-ci ne sont que dans l' abaissement, et les autres dans la bassesse.

p231

Ainsi ceux qui font la cour aux financiers sont bas, plus bas encore s'ils en reçoivent, et s'ils les payent d'ingratitude : la bassesse n'a plus de nom, et elle augmente à proportion de la naissance et de l'élévation des ingrats.

Pourquoi s'étonner de la considération que donnent les richesses ? Il est sûr qu'elles ne font pas un mérite réel ; mais elles sont le moyen de toutes les commodités, de tous les plaisirs, et quelquefois du mérite même. Tout ce qui contribue, ou passe pour contribuer au bonheur, sera chéri des hommes. Il est difficile de ne pas identifier les riches et les

p232

richesses. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illusion ?

Si l'on veut par un examen philosophique dépouiller un homme de tout l'éclat qui lui est étranger, la raison en a le droit ; mais je vois que l'humeur l'exerce plus que la philosophie.

D'ailleurs pourquoi ne considérerait-on pas ce qui est représentatif de tout ce que l'on considère ? Voilà précisément ce que les richesses sont parmi nous ; il n'y a de différence que de la cause à l'effet. La seule chose respectée, que les richesses ne peuvent donner, est une naissance illustre ; mais si elle

p233

n'est pas soutenuë par les places, les dignités ou la puissance ; si elle est seule enfin, elle

est éclipsée par tout ce que l' or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriser les richesses ? Changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux et des tems où l' or étoit méprisé, et le mérite seul honoré. Sparte et Rome naissante nous en fournissent des exemples. Mais pour peu qu' on fasse attention à la constitution et à l' esprit de ces républiques, on sentira qu' on n' y devoit faire aucun cas de l' or, puisqu' il n' y étoit representatif de rien. On ignoroit les commodités ; les vrais

p234

besoins ne donnent pas l' idée de celles que nous connoissons ; l' imagination ne s' étoit pas encore exercée sur les plaisirs ; ceux de la nature suffisoient, et les plus grands ne coûtent pas cher ; le luxe étoit honteux, ainsi l' or étoit inutile et méprisé. Ce mépris étoit à la fois le principe et l' effet de la modération et de l' austérité. La vie la plus pénible cesse de gêner les hommes, dès qu' elle est glorieuse ; et dans les ames hautes, les grands sacrifices ne sont pas toujours aussi cruels qu' ils le paroissent aux ames vulgaires. Un certain sentiment de fierté et d' estime pour soi-même élève l' ame et la rend

p235

capable de tout. L' orgueil est le premier des tyrans ou des consolateurs.

Telle fut Lacédémone, telle fut Rome dans son berceau ; mais aussi-tôt que le vice et les

plaisirs y eurent pénétré, tout,
jusqu' aux choses qui doivent
être le prix de la vertu, tout,
dis-je, y fut vénal ; l' or y fut
donc recherché, nécessaire,
estimé et honoré : voilà
précisément l' état où nous nous
trouvons par nos connoissances,
nos goûts, nos besoins
nouveaux, nos plaisirs, et
nos commodités recherchées.
Qu' on fasse revivre les
anciennes moeurs de Rome ou de
Sparte, peut-être n' en serons-nous

p236

ni plus ni moins heureux ;
mais l' or sera inutile.
Les hommes n' ont qu' un
penchant décidé, c' est leur
intérêt ; s' il est attaché à la
vertu, ils sont vertueux sans
effort ; que l' objet change, le
disciple de la vertu devient
l' esclave du vice, sans avoir
changé de caractère : c' est avec
les mêmes couleurs qu' on
peint la beauté et les monstres.
Les moeurs d' un peuple
sont le principe actif de sa
conduite, les loix n' en sont
que le frein ; celles-ci n' ont
donc pas sur lui le même
empire que les moeurs. On suit les
moeurs de son siècle, on obéit
aux loix, c' est l' autorité qui

p237

les fait et qui les abroge. Les
moeurs d' une nation lui sont
plus sacrées et plus cheres que
ses loix. Comme elle n' en
connoît pas l' auteur, elle les
regarde comme son ouvrage, et
les prend toujours pour la
raison.
Cependant on ne sauroit

croire avec quelle facilité un prince changeroit chez certains peuples les moeurs les plus dépravées, et les dirigerait vers la vertu, pourvû que ce ne fût pas un projet annoncé. Une telle révolution paroîtroit le chef-d' oeuvre des entreprises ; mais elle le seroit plus par son effet que par ses difficultés. En attendant qu' elle

p238

arrive, et les choses étant sur le pied où elles sont, ne soyons pas étonnés que les richesses procurent de la considération. Cela sera honteux, si l' on veut ; mais cela doit être, parce que les hommes sont plus conséquens dans leurs moeurs que dans leurs jugemens. On comprend ordinairement dans le monde parmi les financiers une autre classe de gens riches, qui prétendent avec raison devoir en être distingués. Ce sont les commerçans, hommes estimables, nécessaires à l' état, qui ne s' enrichissent qu' en procurant l' abondance, en excitant une industrie

p239

honorable, et dont les richesses prouvent les services. On ne les rencontre pas dans la société aussi communément que les financiers, parce que les affaires les occupent, et ne leur permettent pas de perdre un tems dont ils connoissent le prix, pour des amusemens frivoles, dont le goût vient autant de l' habitude que de l' oisiveté, et qui sous le

nom de plaisirs causent l' ennui
aussi souvent qu' ils le
dissipent.

Les commerçans sont donc
plus occupés que les
financiers. Quoique le commerce
ait sa méthode comme la
finance, celle-ci se simplifie en

p240

s' éclaircissant, et tout l' art des
fripons est de l' embrouiller.

La science du commerce est
moins compliquée et plus
combinée, moins obscure,
mais plus étendue, et s' étend
encore plus en se perfectionnant.

L' application de ses
principes exige une attention
suivie, de nouveaux accidens
demandent de nouvelles
mesures, le travail est presque
continuel ; au lieu que la finance
plus bornée en elle-même
ressemble assez à une machine qui
n' a pas souvent besoin de la
main de l' ouvrier, quand le
mouvement est une fois
imprimé ; c' est une pendule qu' on
ne remonte que rarement.

p241

Tous les préjugés d' état ne
sont pas également faux :
l' estime que les commerçans font
de leur est d' accord avec la
raison ; ils ne font aucune
entreprise, il ne leur arrive aucun
avantage, que le public ne le
partage avec eux ; tout les
autorise à estimer leur profession.
Les commerçans sont le
premier ressort de l' abondance. La
plupart des financiers ne sont
que des canaux propres à la
circulation de l' argent. Que
ces canaux soient de bronze

ou d' argile, la matière en est indifférente, l' usage est le même.

Les premiers s' honorent par la voie même qui les enrichit.

p242

Les autres tendent au même but par l' usage qu' ils font de leurs richesses : c' est ce qui les a engagés à se produire dans le monde, où ils auroient été les seuls étrangers, si l' on n' y eût à peu près dans le même temps admis les gens de lettres.

p243

CHAPITRE 10

sur les gens de lettres.

autrefois les gens de lettres livrés à l' étude, et séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne songeoient qu' à la postérité. Leurs moeurs pleines de candeur et de rudesse, n' avoient guère de rapport avec celles de la société ; et les gens du monde moins instruits qu' aujourd' hui, admiroient les ouvrages, ou plutôt le nom des auteurs, et ne se croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il entroit

p244

même dans cet éloignement plus de considération que de répugnance.

Le goût des lettres, des sciences et des arts, a gagné

insensiblement, et il est
venu à un point, que ceux qui ne
l'ont pas d'inclination
l'affectent par air. On a donc
recherché ceux qui les cultivent,
et ils ont été attirés dans le
monde à proportion de
l'agrément qu'on a trouvé dans
leur commerce.
On a gagné de part et
d'autre à cette liaison. Les gens
du monde ont cultivé leur
esprit, formé leur goût, et
acquis de nouveaux plaisirs. Les
gens de lettres n'en ont pas

p245

retiré moins d'avantages. Ils
ont trouvé de la protection et
de la considération ; ils ont
perfectionné leur goût, poli
leur esprit, adouci leurs
moeurs, et acquis sur plusieurs
articles des lumières qu'ils
n'auraient pas puisées dans les
livres.
Les lettres ne donnent pas
précisément un état, mais elles
en tiennent lieu à ceux qui
n'en ont pas d'autre, et leur
procurent des distinctions, que
des gens qui leur sont
supérieurs par le rang n'obtiendroient
pas toujours. On ne se
croit pas plus humilié de
rendre hommage à l'esprit qu'à la
beauté, à moins qu'on ne soit

p246

d'ailleurs en concurrence de
rang ou de dignité : car l'esprit
peut devenir alors l'objet le
plus vif de la rivalité. Mais
lorsqu'on a une supériorité de rang
bien décidée, on accueille
l'esprit avec complaisance ; on
est flatté de donner à un

homme d' un rang inférieur le prix
qu' il faudroit disputer avec un
rival à d' autres égards.

L' esprit a l' avantage, que
ceux qui l' estiment, prouvent
qu' ils en ont eux-mêmes, ou
le font croire, ce qui est à peu
près la même chose pour bien
des gens.

On distingue la république
des lettres en plusieurs classes.
Les savans, qu' on appelle aussi

p247

érudits, ont joui autrefois
d' une grande considération ; on
leur doit la renaissance des
lettres ; mais comme
aujourd' hui on ne les estime pas
autant qu' ils le méritent, le
nombre en diminue trop, et c' est
un malheur pour les lettres :
ils se produisent peu dans le
monde qui ne leur convient
guère, et à qui ils ne conviennent
pas davantage.

Il y a un autre ordre de
savans qui s' occupent des
sciences exactes. On les estime, on
en reconnoît l' utilité, on les
récompense quelquefois ; leur
nom est cependant plus à la
mode que leur personne, à
moins qu' ils n' ayent d' autres

p248

agrémens que le mérite qui fait
leur célébrité.

Les gens de lettres les plus
recherchés sont ceux qu' on
appelle communément beaux
esprits, entre lesquels il y a
encore une distinction à faire.

Ceux dont les talens sont
marqués et couronnés par des
succès, sont bientôt connus et
accueillis ; mais si leur esprit

se trouve renfermé dans la
sphère du talent, quelque
génie qu' on y reconnoisse, on
applaudit l' ouvrage, et on
néglige l' auteur. On lui
préfère dans la société celui dont
l' esprit est d' un usage plus
varié, et d' une application moins
décidée et plus étendue.

p249

Les premiers font plus
d' honneur à leur siècle ; mais
on cherche dans la société ce
qui plaît davantage. D' ailleurs
il y a compensation sur tout.
De grands talens ne supposent
pas toujours un grand fonds
d' esprit : un petit volume d' eau
peut fournir un jet plus
brillant qu' un ruisseau dont le
cours paisible, égal et
abondant fertilise une terre utile.
Les hommes de talens doivent
avoir plus de célébrité, c' est
leur récompense. Les gens
d' esprit doivent trouver plus
d' agrément dans le commerce,
puisqu' ils y en portent
davantage ; c' est une reconnaissance
fondée. Les talens ne se communiquent

p250

point par la fréquentation. Avec les
gens d' esprit, on développe, on
étend, et on leur doit une
partie du sien. Aussi le plaisir et
l' habitude de vivre avec eux
font naître l' intimité, et
quelquefois l' amitié, malgré les
disproportions d' état, quand les
qualités du coeur s' y trouvent ;
car il faut avouer que malgré
la manie d' esprit à la mode, les
gens de lettres, dont l' ame est
connue pour honnête, ont
tout un autre coup d' oeil dans

le monde, que ceux dont on
loue les talens, et dont on
désavoue la personne.
On a dit que le jeu et
l' amour rendent toutes les conditions

p251

égales : je suis persuadé
qu' on y eût joint l' esprit, si le
proverbe eût été fait depuis
que l' esprit est devenu une
passion. Le jeu égale en
avilissant le supérieur ; l' amour, en
élevant l' inférieur ; et l' esprit,
parce que la véritable égalité
vient de celle des âmes. Il
seroit à désirer que la vertu
produisît le même effet ; mais il
n' appartient qu' aux passions
de réduire les hommes à
n' être que des hommes, c' est-à-dire,
à renoncer à toutes les
distinctions extérieures.
Les gens de la cour sont
ceux dont les lettres ont le
plus à se louer ; et si j' avois un
conseil à donner à un homme

p252

qui ne peut se faire jour que
par son esprit, je lui dirois :
préférez à tout l' amitié de vos
égaux ; c' est la plus sûre, la
plus honnête, et souvent la plus
utile ; ce sont les petits amis qui
rendent les grands services,
sans tyranniser la reconnoissance :
mais si vous ne voulez que
des liaisons de société,
faites-les à la cour ; ce sont les plus
agréables et les moins
gênantes. Le manège, l' intrigue, les
piéges, et ce qu' on appelle
les *noirceurs* , ne s' employent
qu' entre les rivaux d' ambition.
Les courtisans ne pensent pas
à nuire à ceux qui ne peuvent

les traverser, et font
quelquefois gloire de les obliger. Ils

p253

aiment à s' attacher un homme
de mérite, dont la reconnaissance
peut avoir de l' éclat. Plus
on est grand, moins on s' avise
de faire sentir une distance
trop marquée. L' amour propre
éclairé ne diffère guère de la
modestie dans ses effets. Un
homme de lettres estimable
n' en essuira point de faste
offensant ; au lieu qu' il pourroit
y être exposé avec ces gens
qui n' ont sur lui que la
supériorité que leur impertinence
suppose, et qui croient que
c' est un moyen de la lui
prouver.

Depuis que le bel esprit est
devenu une contagion, tel
s' érige en protecteur qui auroit

p254

besoin lui-même d' être
protégé, et à qui il ne manque pour
cela que d' en être digne. Plusieurs
devroient sentir qu' ils
seroient assez honorés d' être
utiles aux lettres, parce qu' ils
en retireroient plus de
considération qu' ils ne pourroient leur
en procurer.

D' autres qui se croient gens
du monde, parce qu' on ne sait
pas pourquoi ils s' y trouvent,
paroissent étonnés d' y
rencontrer les gens de lettres.
Ceux-ci pourroient à plus juste titre
être surpris d' y trouver ces gens
d' un état assez commun, qui
malgré leur complaisance pour
les grands, et leur
impertinence avec leurs égaux, seront

p255

toujours hors d' oeuvre. Il y a tant de faux gens du monde ! Mais du moins doit-on faire une différence entre ceux qui y sont recherchés, et ceux qui s' y jettent malgré les dégoûts qu' ils éprouvent. En effet, réduisons les choses au vrai. On est homme du monde par la naissance et les dignités, on s' y attache par intérêt, on s' y introduit par bassesse ; on y est lié par des circonstances particulières, telles que sont les alliances des gens de fortune ; on y est admis par choix, c' est le partage des gens de lettres ; et le gout entraîne nécessairement des distinctions.

p256

Les gens de fortune qui ont de l' esprit et des lettres le sentent si bien, que si on les consulte, ou qu' on suive simplement leur conduite, on verra qu' ils jouissent de la fortune, mais qu' ils s' estiment à d' autres égards. Ils sont même blessés des éloges qu' on donne à leur magnificence, parce qu' ils sentent qu' ils ont un autre mérite que celui-là. On veut tirer sa gloire de ce qu' on estime le plus. Ils recherchent les gens de lettres, et se font honneur de leur amitié. Les succès de quelques gens de lettres en ont égaré beaucoup dans cette carrière. Tous se sont flattés de jouir des mêmes

p257

agrémens, et plusieurs se
sont trompés, soit qu' ils eussent
moins de mérite, soit que leur
mérite fût moins de commerce.
Quantité de jeunes gens ont
cru obéir au génie, et leurs
mauvais succès n' ont fait que
les rendre incapables de suivre
d' autres routes où ils auroient
réussi, s' ils y étoient
entrés d' abord. Par-là l' état a
perdu de bons sujets, sans que
la république des lettres y
ait rien gagné.
Quoique les avantages que
les lettres procurent se réduisent
ordinairement à quelques
agrémens dans la société, ils
n' ont pas laissé que d' exciter
l' envie. Les sots sont presque

p258

tous par état ennemis des gens
d' esprit. L' esprit n' est pas souvent
fort utile à celui qui en
est doué ; et cependant il n' y
a point de qualité qui soit si
fort exposée à la jalousie.
On est étonné qu' il soit permis
de faire l' éloge de son coeur,
et qu' il soit révoltant
de louer son esprit ; et la vanité
qu' on tireroit du dernier se
pardonneroit d' autant moins,
qu' elle seroit mieux fondée.
On en a conclu que les hommes
estiment plus l' esprit que
la vertu. N' y en auroit-il point
une autre raison ?
Il me semble que les hommes
n' aiment point ce qu' ils
sont obligés d' admirer. On

p259

n' admire que forcément et par
surprise. La réflexion cherche
à prescrire contre l' admiration ;

et quand elle est forcée
d' y souscrire, l' humiliation s' y
joint, et ce sentiment ne dispose
pas à aimer.

Un seul mot renferme souvent
une collection d' idées :
tels sont les termes d' esprit et
de coeur. Si un homme nous
fait entendre qu' il a de l' esprit,
et que de plus il ait raison
de le croire, c' est comme
s' il nous prévenoit que nous
ne lui imposerons point par
de fausses vertus, que nous ne
lui cacherons point nos défauts,
qu' il nous verra tels que
nous sommes, et nous jugera

p260

avec justice. Une telle annonce
ressemble déjà à un acte
d' hostilité. Au lieu que celui
qui nous parle de la bonté de
son coeur, et qui nous la persuade,
nous apprend que nous
pouvons compter sur son indulgence,
même sur son aveuglement,
sur ses services, et
que nous pourrions être impunément
injustes à son égard.

Les sots ne se bornent pas à
une haine oisive contre les
gens d' esprit : ils les représentent
comme des hommes dangereux,
ambitieux, intrigans :
ils supposent enfin qu' on ne
peut faire de l' esprit que ce
qu' ils en feroient eux-mêmes.
L' esprit n' est qu' un ressort

p261

capable de mettre en mouvement
la vertu ou le vice. Il est
comme ces liqueurs qui par
leur mélange développent et
font percer l' odeur des autres.
Les vicieux l' employent pour

leur passion. Mais combien
l' esprit a-t-il guidé, soutenu,
embelli, développé et fortifié
de vertus ? L' esprit seul par un
intérêt éclairé a quelquefois
produit des actions aussi louables
que la vertu même l' auroit
pû faire. C' est ainsi que
la sottise seule a peut-être fait
ou causé autant de crimes que le
vice.

à l' égard des gens d' esprit,
proprement dit, c' est-à-dire,
qui sont connus par leurs talens,

p262

ou par un goût décidé
pour les sciences et les lettres,
c' est les connoître bien
peu, que de craindre leur concurrence
et leurs intrigues
dans les routes de la fortune
et de l' ambition. La plupart
en sont incapables ; et ceux qui
par hasard veulent s' en mêler,
finissent ordinairement par être
des dupes. Les intriguans de
profession les connoissent bien
pour tels ; et quand ils les engagent
dans quelques affaires
délicates, ils songent à les
tromper les premiers, les font
servir d' instrument honnête ;
mais ils se gardent bien de leur
confier le ressort principal. Il
y a au contraire des sots qui par

p263

une ardeur soutenuë, des démarches
suivies, sans distraction
de leur objet, parviennent
à tout ce qu' ils desirent.
L' amour des lettres rend
assez insensible à la cupidité et
à l' ambition, console de beaucoup
de privations, et souvent
empêche de les connoître ou

de les sentir. Avec de telles dispositions
les gens d' esprit doivent,
tout balancé, être encore
meilleurs que les autres hommes.
Il arrive encore que l' esprit
inspire à celui qui en est
doué, une secrète satisfaction
qui ne tend qu' à le rendre
agréable aux autres, séduisant
pour lui-même, inutile à sa
fortune, et heureusement assez

p264

indifférent sur cet article.
Les gens d' esprit dévoient
d' autant moins s' embarrasser
de la basse jalousie qu' ils
excitent, qu' ils ne vivent jamais
plus agréablement qu' entr' eux.
Ils doivent savoir par
expérience combien ils se sont
réciproquement nécessaires. Si
quelque pique les éloigne les
uns des autres, les sots les
réconcilient bientôt, par l' impossibilité
où l' on se trouve de
vivre continuellement avec eux.
Les ennemis étrangers feroient
peu de tort aux gens de
lettres, s' ils n' étoient pas assez
imprudens pour leur fournir
des moyens de les décrier, en

p265

se desservant quelquefois
eux-mêmes.
Je voudrois, pour l' honneur
des lettres et le bonheur de
ceux qui les cultivent, qu' ils
fussent persuadés d' une vérité
qui devrait être pour eux un
principe fixe de conduite. C' est
qu' ils peuvent se deshonorner
eux-mêmes par les choses injurieuses
qu' ils font, disent ou
écrivent contre leurs rivaux ;
qu' ils peuvent tout au plus les

mortifier, s' en faire des ennemis,
et les engager à une représaille
aussi honteuse ; mais
qu' ils ne sauroient donner atteinte
à une réputation consignée
dans le public. On ne
fait et l' on ne détruit que la

p266

sienne propre, et toujours par
soi-même. La jalousie marque
toujours infériorité dans celui
qui la ressent. Quelque supériorité
qu' on eût à beaucoup
d' égards sur un rival, dès qu' on
en conçoit de la jalousie, il
faut qu' on lui soit inférieur par
quelque endroit.
Il n' y a point de particulier,
si élevé ou si illustre qu' il
puisse être, point de société
si brillante qu' elle soit, qui
détermine le jugement du public,
quoiqu' une cabale puisse
par hasard procurer des succès,
ou donner des dégoûts passagers.
Cela seroit encore plus
difficile aujourd' hui que dans
le siècle précédent, parce que

p267

le public étoit moins instruit,
ou se piquoit moins d' être juge.
Aujourd' hui il s' amuse des scènes
littéraires, méprise personnellement
ceux qui les donnent
avec indécence, et ne change
rien à l' opinion qu' il a prise de
leurs ouvrages.
Il est inutile de prouver aux
gens de lettres, que la rivalité
qui produit autre chose que
l' émulation est honteuse, cela
n' a pas besoin de preuves ; mais
ils devroient sentir que leur
désunion va directement contre
leur intérêt général et particulier,

et ils ne paroissent pas s' en
appercevoir.
Des ouvrages travaillés avec
soin, des critiques sensées,

p268

sévères, mais justes et honnêtes,
où l' on marque les beautés
en relevant les défauts pour
donner des vûes nouvelles :
voilà ce qu' on a droit d' attendre
des gens de lettres. Leurs
discussions ne doivent avoir
que la vérité pour objet, objet
qui n' a jamais causé ni fiel ni
aigreur, et qui tourne à l' avantage
de l' humanité ; au lieu que
leurs querelles sont aussi dangereuses
pour eux, que scandaleuses
pour les sages. Des hommes
stupides, assez éclairés
par l' envie pour sentir leur infériorité,
trop orgueilleux pour
l' avouer, peuvent seuls être
charmés de voir ceux qu' ils seroient
obligés de respecter,

p269

s' humilier les uns les autres.
Les sots apprennent ainsi à cacher
leur haine sous un air de
mépris dont ils devroient seuls
être l' objet. Il semble qu' on fasse
aujourd' hui précisément le
contraire de ce qui se pratiquoit,
lorsqu' on faisoit combattre
des animaux pour amuser
des hommes.
Je crois voir dans la république
des lettres un peuple
dont l' intelligence seroit la
force, fournir des armes à des
barbares, et leur montrer l' art
de s' en servir.

p270

CHAPITRE 11

sur la manie du bel esprit.
il n' y a rien de si utile dont
on ne puisse abuser, ne fût-ce
que par l' excès. Il ne s' agit
donc pas d' examiner jusqu' à
quel point les lettres peuvent
être utiles à un état florissant,
et contribuer à sa gloire ; mais
de savoir premierement si le goût du bel
esprit n' est pas trop répandu,
peut-être même plus qu' il ne le
faudroit pour sa perfection ?
Secondement, d' où vient
la vanité qu' on en tire, et
conséquemment l' extrême sensibilité

p271

qu' on a sur cet article ?
L' examen et la solution de ces
deux questions s' appuieront
nécessairement sur les mêmes raisons.
Il est sûr que ceux qui cultivent
les lettres par état en
retireroient peu d' avantages, si
les autres hommes n' en avoient
pas du moins le goût. C' est
l' unique moyen de procurer
aux lettres les récompenses et
la considération dont elles ont
besoin pour se soutenir avec
éclat. Mais lorsque la partie
de la littérature que l' on comprend
d' ordinaire sous le nom
de bel esprit devient une mode,
une espèce de manie publique,
les gens de lettres n' y

p272

gagnent pas ; et les autres professions
y perdent. Cette foule
de prétendants au bel esprit fait
qu' on distingue moins ceux qui

ont des droits, d' avec ceux qui
n' ont que des prétentions.
à l' égard des hommes qui
sont comptables à la société
de diverses professions graves,
utiles, ou même de première
nécessité, qui exigent presque
toute l' application de ceux qui
s' y destinent, telles que la
guerre, la magistrature, le
commerce, les arts ; c' est sans
doute une grande ressource
pour eux que la connoissance
et le goût modéré des lettres.
Ils y trouvent un délassement,
un plaisir, et un certain

p273

exercice d' esprit qui n' est pas
inutile à leurs autres fonctions.
Mais si ce goût devient trop
vif et dégénère en passion, il
est impossible que les devoirs
réels n' en souffrent. Les premiers
de tous sont ceux de sa
profession, parce que la première
obligation est d' être citoyen.
Les lettres ont par elles-mêmes
un attrait qui séduit
l' esprit, lui rend les autres occupations
rebutantes, et fait
négliger celles qui sont les plus
indispensables. On ne voit guère
d' homme passionné pour le
bel esprit, s' acquitter bien
d' une profession différente. Je
ne doute point qu' il n' y ait

p274

des hommes engagés dans des
professions très-opposées aux
lettres pour lesquelles ils
avoient des talents marqués. Il
seroit à désirer pour le bien de
la société qu' ils s' y fussent totalement
livrés, parce que leur
génie et leur état étant restés

en contradiction, ils ne sont
bons à rien.
Ces talents décidés, ces vocations
marquées sont très-rares ;
la plupart des talents dépendent
communément des circonstances,
de l' exercice et de
l' application qu' on en a fait.
Mettons un peu ces prétendus
talens naturels et non cultivés
à l' épreuve.
Nous voyons des hommes

p275

dont l' oisiveté forme pour ainsi
dire l' état ; ils se font amateurs
de bel esprit, ils s' annoncent
pour le goût, c' est
leur affiche ; ils recherchent les
lectures, ils s' empressent, ils
conseillent, ils protègent, et
croient naïvement, ou tâchent
de faire croire qu' ils ont part
aux ouvrages et aux succès de
ceux qu' ils ont incommodés
de leurs conseils.
Cependant ils se font par-là
une sorte d' existence, une
réputation de société. Pour
peu qu' ils montrent d' esprit,
s' ils restent dans l' inaction, et
se bornent prudemment au
droit de juger décisivement,
ils usurpent dans l' opinion une

p276

espèce de supériorité sur les
talens mêmes. On les croit capables
de faire tout ce qu' ils
n' ont pas fait, et uniquement
parce qu' ils n' ont rien fait. On
leur reproche leur paresse, ils
cèdent aux instances, et se hasardent
à entrer dans la carrière dont ils
étoient les arbitres. Leurs premiers
essais profitent du préjugé favorable
de la société. On loue, on admire,

on se récrie que le public
ne doit pas être privé d' un
chef-d' oeuvre. La modeste
complaisance de l' auteur se
laisse violer, et consent à se
produire au grand jour.
C' est alors que l' illusion s' évanouit ;
le public condamne,

p277

ou s' occupe peu de l' ouvrage ;
les admirateurs se rétractent,
et l' auteur déplacé apprend
par son expérience qu' il n' y a
point de profession qui n' exige
un homme tout entier. En effet
on citeroit peu d' ouvrages distingués,
je dis même d' ouvrages de goût,
qui ne soient partis d' auteurs
de profession.
Les mauvais succès ne détrompent
pas ceux qu' ils humilient.
Il n' y a point d' amour
propre plus sensible et
moins corrigible que celui qui
naît du bel esprit ; et il est infiniment
plus ombrageux dans ceux
dont ce n' est pas la profession,
que dans les vrais auteurs,
parce qu' on est plus humilié

p278

d' être au-dessous de ses
prétentions que de ses devoirs.
C' est en vain qu' ils affichent
l' indifférence, ils ne trompent
personne. L' indifférence est la
seule disposition de l' ame qui
doive être ignorée de celui qui
l' éprouve ; elle n' existe plus
dès qu' on l' annonce.
Il n' y a point d' ouvrages qui
ne demandent du travail ; les
plus mauvais ont souvent le
plus coûté, et l' on ne se donne
point de peine sans objet. On
n' en a point, dit-on, d' autre

que son amusement : dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer ; il ne faut pas même lire à ses amis, puisque c' est vouloir les consulter ou les

p279

amuser. On ne consulte point sur des choses qui n' intéressent pas, et l' on ne prétend pas amuser avec celles qu' on n' estime point. Cette prétendue indifférence est donc toujours fausse ; il n' y a qu' un intérêt très-sensible qui fasse jouer l' indifférence. C' est une précaution en cas de mauvais succès, ou l' ostentation d' un droit qu' on voudroit établir pour décidé. On n' a jamais tant donné de ridicule au bel esprit, que depuis qu' on en est infatué. Cependant la foiblesse sur ce sujet est telle, que ceux qui pourroient tirer leur gloire d' ailleurs, se repaissent sur le bel esprit d' éloges dont ils

p280

reconnoissent eux-mêmes la mauvaise foi. Votre sincérité vous en feroit des ennemis irréconciliables, eux qui s' élèvent contre l' amour propre des auteurs de profession. Examinons quelles sont les causes de cet amour propre excessif : voici celles qui m' ont frappé. Chez les peuples sauvages la force a toujours fait la noblesse et la distinction entre les hommes ; mais parmi des nations policées, où la force est soumise à des loix qui en préviennent ou en répriment la violence, la distinction réelle et personnelle la plus reconnuë

vient de l' esprit.

p281

La force ne sauroit être parmi nous une distinction ni un moyen de fortune ; c' est tout au plus un avantage pour des travaux pénibles, qui sont le partage de la plus malheureuse classe des citoyens. Mais malgré la subordination que les loix, la politique, la sagesse ou l' orgueil ont pû établir, il reste toujours à l' esprit dans les classes les plus obscures des moyens de fortune et d' élévation qu' il peut saisir, et que des exemples lui indiquent. Au défaut des avantages réels que l' esprit peut procurer suivant l' application qu' on en fait, le plus stérile pour la fortune donne encore une sorte de considération.

p282

Mais comment arrive-t-il que de toutes les sortes d' esprit dont on peut faire usage, le bel esprit soit celui qui inspire le plus d' amour propre ? Sur quoi fonde-t-on sa supériorité ? Et qu' est-ce qui en favorise si fort la prétention ? Voici d' où vient l' illusion. Premièrement, les hommes ne sont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorsqu' ils les regardent comme leur étant personnels ; qu' ils s' imaginent ne les devoir qu' à eux-mêmes ; et comme ils jugent moins de l' esprit par des effets éloignés, et dont ils n' apperçoivent pas toujours la liaison, que sur des signes immédiats ou prochains,

p283

les hommes qui ne sont pas faits à la réflexion, croient voir cette prérogative dans le bel esprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu' il appartient en propre à celui qui en est doué. Ils voient, ou croient voir qu' il produit de lui-même, et sans secours étrangers ; car ils ne distinguent pas ces secours qui sont cependant très-réels. Ils ne font pas attention qu' à talents égaux, les écrivains les plus distingués sont toujours ceux qui se sont nourris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carrière. On ne voit pas, dis-je, assez que l' homme le plus fécond, s' il

p284

étoit réduit à ses propres idées, en auroit peu ; que c' est par la connoissance et la comparaison des idées étrangères, qu' on parvient à en produire une quantité d' autres qu' on ne doit qu' à soi. Secondement, ce qui favorise encore l' opinion avantageuse qu' on a du bel esprit, vient d' un parallèle qu' on est souvent à portée de faire. On remarque que le fils d' un homme d' esprit et de talent fait souvent des efforts inutiles pour marcher sur les traces de son pere, il n' y a rien de moins héréditaire ; au lieu que le fils d' un savant devient, s' il le veut, un savant lui-même. En

p285

géométrie et dans toutes les
vraies sciences qui ont des
principes, des règles et une
méthode, on peut parvenir ; et
l' on parvient ordinairement,
sinon à la gloire, du moins
aux connoissances de ses prédécesseurs.

Peut-être dira-t-on à
l' avantage de certaines sciences,
que l' utilité en est plus réelle
ou plus reconnuë que celle du
bel esprit ; mais cette objection
est plus favorable à ces
sciences mêmes qu' à ceux qui
les professent.

Il est vrai que celui qui
s' annonce pour les sciences,
est obligé d' en être instruit
jusqu' à un certain point ; sans

p286

quoi il ne peut pas s' en imposer
grossièrement à lui-même,
et difficilement aux autres,
s' ils ont intérêt de s' en éclaircir.
Quoique les sciences ne
soient pas exemptes de charlatanerie,
elle y est plus difficile
que sur ce qui n' a rapport
qu' à l' esprit. On se trompe de
bonne foi à cet égard, et l' on
en impose facilement aux autres,
sur-tout si l' on ne se commet
pas en donnant des ouvrages,
et qu' on se borne au simple
titre d' homme d' esprit et
de goût. Voilà ce qui rend le
bel esprit si commun, qu' il ne
devroit pas inspirer tant de vanité.
Mais laissant à part ce peuple

p287

de gens d' esprit, sur quoi
les auteurs de mérite, et dont
les preuves sont incontestables,
fondent-ils leur supériorité
à l' égard de plusieurs professions ?

En supposant que l' esprit
dût être la seule mesure de l' estime,
en ne comptant pour
rien les différens degrés d' utilité,
et ne jugeant les professions
que sur la portion d' esprit
qu' elles exigent ; combien
y en a-t-il qui supposent autant
et peut-être plus de pénétration,
de sagacité, de prestesse, de
discussion, de comparaison,
en un mot d' étendue de
lumières, que les
ouvrages de goût et d' agrémens

p288

les plus célèbres ?
Je ne citerai pas ce qui regarde
le gouvernement ou la
conduite des armées ; on pourroit
croire que l' éclat qui accompagne
certaines places,
peut influencer sur l' estime qu' on
fait de ceux qui les remplissent
avec succès, et j' aurois
trop d' avantage. Je n' entrerais
pas non plus dans le détail de
tous les différens emplois ; il y
en auroit plus qu' on ne croit
qui auroient des titres solides
à produire. Portons du moins
la vûe sur quelques occupations
de la société.
Le magistrat qui est digne
de sa place ne doit-il pas avoir
l' esprit juste, exact, pénétrant,

p289

exercé, pour percer jusqu' à la
vérité à travers les nuages dont
l' injustice et la chicane cherchent
à l' obscurcir ; pour arracher
à l' imposture le masque de
l' innocence ; pour discerner
l' innocence malgré l' embarras,
la frayeur ou la maladresse qui
semble déposer contr' elle pour

distinguer l' assurance de l' innocent
d' avec l' audace du coupable ;
pour connoître également
et concilier l' équité naturelle
et la loi positive ; pour faire
céder l' une à l' autre, suivant
l' intérêt de la société, et par
conséquent de la justice même ?
Faut-il moins de qualités
dans l' orateur, pour éclaircir
et présenter l' affaire sur laquelle

p290

le juge doit prononcer ; pour
diriger les lumières du magistrat, et quelquefois
les lui fournir ? Car je ne
parle point de l' art criminel
d' égarer la justice.
Quel discernement, quelle
finesse de discussion n' exige pas
l' art de la critique ?
Quelle force de génie ne
faut-il pas pour imaginer certains
systèmes qui peut-être
sont faux, mais qui n' en servent
pas moins à expliquer des
phénomènes, constater, concilier
des faits, et trouver des
vérités nouvelles ?
Quelle sagacité dans les
sciences pour inventer des
méthodes qui prouvent l' étendue
des lumières dans les inventeurs,

p291

et dont l' utilité est telle,
qu' elles guident avec certitude
ceux mêmes qui n' en conçoivent
pas les principes ?
Cependant plusieurs de ces
philosophes sont à peine connus ;
il n' y a de célèbres que
ceux qui ont fait des révolutions
dans les esprits ; tandis
que ceux qui ne sont qu' utiles
restent ignorés. Les hommes ne
méconnoissent jamais plus les

bienfaits, que lorsqu' ils en
jouissent avec tranquillité.
La gloire du bel esprit est
sentie et publiée par le commun
des hommes, qui sont
jusqu' à un certain point en
état d' en concevoir les idées,
et qui se sentent incapables de

p292

les produire sous la forme où
elles leur sont présentées ; de-là
naît leur admiration. Au lieu
que les philosophes ne sont
sentis que par des philosophes,
ils ne peuvent prétendre qu' à
l' estime de leurs pairs ; c' est
jouir d' une considération bien
bornée.

Mais pourquoi entrer dans
un examen détaillé des occupations
qu' on regarde comme
appartenant principalement à
l' esprit ? Il y en a beaucoup
d' autres qu' on ne range pas
ordinairement dans cette classe-là,
et qui n' en exigent pas moins.
Doutera-t-on, par exemple,
qu' il ne faille une grande
étendue de lumières pour

p293

imaginer une nouvelle branche
de commerce, ou pour en
perfectionner une déjà établie ?
On avouera sans doute qu' on
ne peut pas refuser l' esprit à
ceux qui se sont illustrés dans
les différentes carrières dont je
viens de parler ; mais on dira
qu' il n' en faut pas beaucoup
pour y marcher foiblement.
Pour réponse à cette distinction,
il suffit d' en faire une pareille,
et de demander quel
cas on fait de ceux qui rampent
dans la littérature ; on va jusqu' à

l' injustice à leur égard, en les estimant moins qu' ils ne le méritent. On fait encore une objection dont on est frappé, et qui

p294

est bien foible. On remarque, dit-on, que plusieurs hommes se sont fait un nom dans les arts, ou dans certaines sciences, quoiqu' ils fussent incapables de toutes les autres choses auxquelles ils s' étoient d' abord inutilement appliqués ; et que loin d' être en état de produire le moindre ouvrage de goût et d' agrément, à peine atteignent-ils au courant de la conversation. Dès-là on prend droit de les regarder comme des espèces de machines dont les ressorts n' ont qu' un effet déterminé. Mais croit-on que tous ceux qui se sont distingués dans le bel esprit eussent été également

p295

capables de toutes les autres productions, et des différens emplois de la société ? Ils n' auroient peut-être jamais été ni bons magistrats, ni bons commerçans, ni bons artistes. Sont-ils bien sûrs qu' ils y auroient été propres ? Ce qu' ils ont pris chez eux pour répugnance sur certaines occupations, pouvoit être un signe d' incapacité autant que de dégoût. N' y auroit-il point d' exemples de beaux esprits distingués qui fussent assez bornés sur d' autres articles, même sur ce qui paroît avoir le plus de rapport avec l' esprit, tel que le simple talent de la

conversation, car c' en est un comme

p296

un autre ? On en trouveroit
sans doute des exemples,
et l' on auroit tort d' en être
étonné.

Pour faire voir que l' universalité
des talens est une chimere,
je ne veux pas chercher
mes autorités dans la classe
commune des esprits ; montons
jusqu' à la sphere de ces
génies rares, qui en faisant
honneur à l' humanité, humilient
les hommes par la comparaison.
Newton qui a deviné
le système de l' univers, du
moins pour quelque-tems,
n' étoit pas regardé comme capable
de tout par ceux-mêmes qui
s' honoroient de l' avoir
pour compatriote.

p297

Guillaume lii qui se connoissoit
en hommes, étant embarrassé
sur une affaire politique,
on lui conseilla de consulter
Newton. Newton, dit-il,
n' est qu' un grand philosophe.
Ce titre étoit sans doute un éloge
rare ; mais enfin dans cette
occasion-là Newton n' étoit pas
ce qu' il falloit, il en étoit incapable,
et n' étoit qu' un grand
philosophe.
Il est plus que vraisemblable
que s' il eût appliqué à la
science du gouvernement les
travaux qu' il avoit consacrés à
la connoissance de l' univers,
le roi Guillaume n' eût pas dédaigné
ses conseils.
Dans combien de circonstance,

p298

sur combien de questions
le philosophe n' eût-il pas
répondu à ceux qui lui auroient
conseillé de consulter
le monarque ? Guillaume n' est
qu' un politique, qu' un héros,
qu' un grand roi.

Le prince et le philosophe
étoient également capables
de sentir les limites de leur
génie ; au lieu qu' un homme
d' imagination regarderoit
comme une injustice d' être
recusé sur quelque matière que
ce pût être. Les hommes de
ce caractère se croient capables
de tout ; l' inexpérience
même fortifie leur amour propre
qui ne peut s' éclairer que
par des fautes, et diminuer

p299

par des connoissances acquises.
Les plus grandes affaires,
celles du gouvernement, ne demandent
que de bons esprits ;
le bel esprit y nuirait, et les
grands esprits y sont rarement
nécessaires. Ils ont des inconvéniens
pour la conduite, et
ne sont propres qu' aux révolutions ;
ils sont nés pour édifier
ou pour détruire. Le génie
a ses bornes et ses écarts ; la
raison cultivée suffit à tout ce
qui nous est nécessaire.
Si d' un côté il y a peu de
talens si décidés pour un objet,
qu' il eût été absolument
impossible à celui qui en est
doué de réussir dans tout autre
chose ; on peut d' un autre

p300

côté soutenir que tout est talent,
c' est-à-dire en général,
qu' avec quelque disposition
naturelle, on peut en y joignant
de l' application, et sur-tout
des exercices réitérés,
réussir dans quelque carrière
que ce puisse être. Je ne prétens
avancer qu' une proposition
générale, et j' excepte les
génies et les hommes totalement
stupides, deux sortes d' êtres
presque également rares.
On voit par exemple des
hommes qui ne paroissent pas
capables de lier deux idées
ensemble, et qui cependant font
au jeu les combinaisons les plus
compliquées, les plus sûres et
les plus rapides. Il faut nécessairement

p301

de l' esprit pour de
telles opérations ; on dit qu' ils
ont l' esprit du jeu. Mais s' il
n' y avoit aucun jeu d' inventé,
croit-on que ces joueurs si subtils
eussent été réduits à la
seule existence matérielle ? Cet
esprit de calcul et de combinaison
auroit pû être appliqué
à des sciences qui leur auroient
peut-être fait un nom.
Les circonstances décident
souvent de la différence des talents.
C' est ainsi que le choc du
caillou fait sortir la flamme, en
rompant l' équilibre qui la retenoit
captive.
Ce qui est beaucoup plus
rare que les grands talents,
c' est une flexibilité d' esprit qui

p302

saisisse un objet, l' embrasse, et
puisse ensuite se replier vers un
autre, qui en pénètre l' intérieur

avec force, et qui le présente
avec clarté. C' est une vûe
qui au lieu d' avoir une direction
fixe, déterminée et sur
une seule ligne, a une action
sphérique. Voilà ce qu' on peut
appeller l' esprit de lumière : il
peut imiter tous les talents, sans
toutefois les porter au même
degré que les hommes qui y
sont bornés ; mais s' il est quelquefois
moins brillant que les
talents, il est beaucoup plus
utile.

Les talents sont ou deviennent
personnels à ceux qui en
sont doués, ou qui les ont acquis

p303

par l' exercice ; au lieu que
l' esprit de lumière se communique,
et développe celui des
autres hommes. Cet esprit
même qui semble appartenir
uniquement à la nature, a presque autant
besoin d' exercice pour
se perfectionner que les
talents. Les gens doués de cet
esprit ne peuvent pas l' ignorer,
quelques modestes qu' ils
soient ; la modestie n' est, et ne
peut être qu' une vertu extérieure.
Mais si la présomption
les gagnent, s' ils viennent à
s' exagérer leur esprit, en prenant
leur facilité à s' instruire pour
les connoissances mêmes, leur
prévoyance, leur sagacité
pour l' expérience, ils tombent

p304

dans des bévûes plus grossières
que ne font les hommes bornés
et appliqués. L' esprit est
le premier des moyens, il sert
à tout, et ne supplée presque à
rien.

Dans l' examen que je viens
de faire, mon dessein n' est assurément
pas de dépriser le vrai
bel esprit. Tout peut à la vérité
être regardé comme talent,
ou si l' on veut comme *métier* .
Mais il y en a qui exigent un
assemblage de qualités rares,
et le bel esprit est du nombre.
Je prétens seulement que s' il
est dans la première classe, il
n' y est pas seul ; que si l' on
veut lui donner une préférence
exclusive, on joint le ridicule

p305

à l' injustice ; et que si la manie
du bel esprit augmente, ou se
soutient long-tems au point
où elle est, elle nuira infailliblement
à l' esprit.
C' est contre l' excès et l' altération
du bien qu' on doit être
en garde ; le mal exige moins
d' attention, parce qu' il s' annonce
assez de lui-même ; et
pour finir par un exemple qui
a beaucoup de rapport à mon
sujet, ce seroit un problème
à résoudre, que d' examiner
combien l' impression a contribué
au progrès des lettres
et des sciences, et combien
elle y peut nuire. Je ne veux
pas m' engager dans une discussion
qui exigeroit un traité

p306

particulier ; mais je demande
simplement qu' on fasse attention
que si l' impression a multiplié
les bons ouvrages, elle
favorise aussi un nombre
effroyable de traités sur différentes
matières ; desorte qu' un
homme qui veut s' appliquer à
un genre particulier, l' approfondir

et s' instruire, est obligé
de payer à l' étude un tribut de
lectures inutiles, rebutantes,
et souvent contraires à son objet.
Avant que d' être en état de
choisir ses guides, il a épuisé
ses forces.

Ainsi le plus grand service
que les sociétés littéraires
pourroient rendre aujourd' hui
aux lettres, aux sciences et

p307

aux arts, seroit de faire des
méthodes, et de tracer des
routes qui épargneroient du
travail, des erreurs, et conduiroient
à la vérité par les
voies les plus courtes et les
plus sûres.

p308

CHAPITRE 12

*sur le rapport de l' esprit et
du caractère.*

le caractère est la forme
distinctive d' une ame
avec une autre, sa différente
manière d' être. Le caractère
est aux ames ce que la phisionomie
et la variété dans les
mêmes traits sont aux visages.
Les visages sont composés des
mêmes parties, c' est en cela
qu' ils se ressemblent ; la liaison
et l' accord de ces mêmes parties
sont différens ; voilà ce qui
les distingue les uns des autres,

p309

et empêche de les confondre.

Les hommes sans caractère
sont des visages sans phisionomie,
de ces visages communs
qu' on ne prend pas la peine de
distinguer.

L' esprit est une des facultés
de l' ame, qu' on peut comparer
à la vûë ; et l' on peut considérer
la vûë par sa netteté, son
étenduë, et par les objets sur
lesquels elle est exercée : car
outré la faculté de voir, on
apprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans
une discussion métaphisique,
qu' on ne jugeroit peut-être pas
assez nécessaire à mon sujet ;
quoiqu' il n' y eût peut-être pas
de métaphisique mieux employée

p310

que celle qui seroit appliquée
aux moeurs ; elle justifieroit le
sentiment, en démontrant les
principes.

Nous avons vû dans le chapitre
précédent les injustices
qu' on fait dans les prééminences
qu' on donne à certains talens ;
nous allons voir qu' on n' en
fait pas moins dans les jugemens
qu' on porte sur les différentes
sortes d' esprits. Il y en a
du premier ordre que l' on
confond quelquefois avec la sotise.
Ne voit-on pas des gens dont
la naïveté et la candeur empêchent
qu' on ne rende justice à
leur esprit. Cependant la naïveté
n' est que l' expression la
plus simple et la plus naturelle

p311

d' une idée dont le fonds peut
être fin et délicat ; et cette expression
simple a tant de grace,
et d' autant plus de mérite,

qu' elle est le chef-d' oeuvre de l' art dans ceux à qui elle n' est pas naturelle.

La candeur est le sentiment intérieur de la pureté de son ame, qui empêche de penser qu' on ait rien à dissimuler.

L' ingénuité peut être une suite de la sotise, quand elle n' est pas l' effet de l' inexpérience ; mais la naïveté n' est tout au plus que l' ignorance de choses de convention, faciles à apprendre, et bonnes à dédaigner ; et la candeur est la première marque d' une belle ame.

p312

La naïveté et la candeur peuvent se trouver dans le plus beau génie, et alors elles en sont l' ornement le plus précieux et le plus aimable.

Il n' est pas étonnant que le vulgaire qui n' est pas digne de respecter des avantages si rares, soit l' admirateur de la finesse de caractère qui n' est que le fruit de l' attention fixe et suivie d' un esprit médiocre que l' intérêt anime. La finesse peut marquer de l' esprit, mais elle n' est jamais dans un esprit supérieur, à moins qu' il ne se trouve avec un coeur bas. Un esprit supérieur dédaigne les petits ressorts, il n' emploie que les grands, c' est-à-dire les simples.

p313

On doit encore distinguer la finesse de l' esprit, de celle du caractère. L' esprit fin est souvent faux, précisément parce qu' il est trop fin ; c' est un corps trop délié pour avoir de la consistance. La finesse imagine

au lieu de voir ; à force de
supposer elle se trompe. La
pénétration voit, et la sagacité
va jusqu' à prévoir. Si le
jugement fait la base de l' esprit,
sa promptitude contribue
encore à sa justesse ; mais si
l' imagination domine, c' est la source
d' erreurs la plus féconde.
Enfin la finesse est un mensonge
en action, et le mensonge
part toujours de la crainte

p314

ou de l' intérêt, et par conséquent
de la bassesse. On ne
voit point d' homme puissant
et absolu, quelque vicieux
qu' il soit d' ailleurs, mentir à
celui qui lui est soumis, parce
qu' il ne le craint pas. Si cela
arrive, c' est sûrement par une
vûe d' intérêt ; auquel cas il
cesse en ce point d' être puissant,
et devient alors dépendant
de ce qu' il desire, et ne
peut emporter par la force ouverte.
Il ne faut pas être surpris
qu' un homme d' esprit soit
trompé par un sot. L' un suit
continument son objet, et
l' autre ne s' avise pas d' être en
garde. La duperie des gens

p315

d' esprit vient de ce qu' ils ne
comptent pas assez avec les
sots, c' est-à-dire les comptent
pour trop peu.
On auroit plus de raison de
s' étonner des fautes grossières
où les gens d' esprit tombent
d' eux-mêmes. Leurs fautes sont
cependant encore moins fréquentes
que celles des autres
hommes, quelquefois plus
graves, et toujours plus remarquées.

Quoi qu' il en soit, j' en
ai cherché la raison, et je crois
l' appercevoir dans le peu de
rapport qui se trouve entre l' esprit
d' un homme et son caractère.
La dépendance mutuelle de
l' esprit et du caractère peut

p316

être envisagée sous trois aspects.
On n' a pas le caractère
de son esprit, ou l' esprit de son
caractère ; on n' a pas assez d' esprit
pour son caractère ; on n' a
pas assez de caractère pour son
esprit.
Un homme, par exemple,
sera capable des plus grandes
vûes, de concevoir, digerer
et ordonner un grand dessein.
Il passe à l' exécution, et il
échoue, parce qu' il se dégoûte,
qu' il est rebuté des obstacles
mêmes qu' il avoit prévûs, et
dont il voyoit les ressources.
On le reconnoît d' ailleurs pour
un homme de beaucoup d' esprit,
et ce n' est pas en effet
par-là qu' il a manqué. On est

p317

étonné de sa conduite, parce
qu' on ignore qu' il est léger et
incapable de suite dans le caractère ;
qu' il n' a que des accès d' ambition
qui cèdent à une paresse naturelle ;
qu' il est incapable
d' une volonté forte à
laquelle peu de choses résistent,
même pour les gens bornés ; et
qu' enfin il n' a pas le caractère
de son esprit. Sans manquer
d' esprit, on manque à son
esprit par légèreté, par passion,
par timidité.
Un autre d' un caractère propre
aux plus grandes entreprises,

avec du courage et de
la constance, manquera de l' esprit
qui fournit les moyens ; il
n' a pas l' esprit de son caractère.

p318

Voilà l' opposition du caractère
et de l' esprit. Mais il y a
une autre maniere de faire des
fautes, malgré beaucoup d' esprit,
même analogue au caractère ;
c' est lorsqu' on n' en a pas
assez pour ce caractère.
Un homme d' un esprit étendu
et rapide aura des projets
encore plus vastes ; il faut
nécessairement qu' il échoue, parce
que son esprit ne suffit pas
encore à son caractère. Il y a
tel homme qui n' a fait que des
sotises, qui avec un autre caractère
que le sien auroit passé
avec justice pour un génie
supérieur.
Mettons en opposition un
homme dont l' esprit a une

p319

sphère peu étendue, mais dont
le coeur exempt de passions
fortes ne le portent pas au-delà de
cette sphère bornée. Ses entreprises
et ses moyens sont en
proportion égale ; il ne fera
point de faute, et sera regardé
comme sage, parce que la
réputation de sagesse dépend
moins des choses brillantes
qu' on fait, que des sotises qu' on
ne fait point.
Peut-être y a-t-il plus d' esprit
chez les gens vifs que chez
les autres ; mais aussi ils en ont
plus de besoin. Il faut voir clair
et avoir le pied sûr quand on
veut marcher vite ; sans quoi les
chûtes sont fréquentes et

dangereuses. C' est par cette raison

p320

que de tous les sots, les plus vifs
sont les plus insupportables.
Un caractère trop vif nuit
quelquefois à l' esprit le plus
juste en le poussant au-delà du
but, sans qu' il l' ait apperçu.
On ne se trouve pas humilié
de cet excès, parce qu' on suppose
que le moins est renfermé
dans le plus ; mais ici le
plus et le moins ne sont pas
bien comparés, et sont de nature
différente. Il faut plus de
force pour s' arrêter au terme,
que pour le passer par la violence
de l' impulsion. Voir le
but où l' on tend c' est jugement,
y atteindre c' est justesse, s' y
arrêter c' est force, le passer ce
peut être foiblesse.

p321

Les jugemens de l' extrême
vivacité ressemblent assez à
ceux de l' amour propre qui
voit beaucoup, compare peu,
et juge mal. La science de
l' amour propre est de toutes la
plus cultivée et la moins perfectionnée.
Si l' amour propre
pouvoit admettre des règles
de conduite, il deviendrait le
germe de plusieurs vertus, et
supplérait à celles mêmes qu' il
paroît exclure.
On objecteroit peut-être
qu' on voit des hommes d' un
flegme et d' un esprit également
reconnus tomber dans
des égaremens qui tiennent de
l' extravagance ; mais on ne fait
pas attention que ces mêmes

p322

hommes, malgré cet extérieur
froid, sont des caractères violens.

Leur tranquillité n' est
qu' apparente ; c' est l' effet d' un
vice des organes, un maintien
de hauteur ou d' éducation,
une fausse dignité ; leur sens
froid n' est que de l' orgueil.

Le plus grand avantage pour
le bonheur, est une espèce
d' équilibre entre les idées et
les affections, entre l' esprit
et le caractère.

Enfin, si l' on reproche tant
de fautes aux gens d' esprit,
c' est qu' il y en a peu qui par
la nature ou l' étendue de leur
esprit ayent celui de leur caractère,
et malheureusement celui-ci
ne se change point.

p323

Les moeurs se corrigent, l' esprit
se fortifie ou s' altère, les
affections changent d' objet, le
même peut successivement inspirer
l' amour ou la haine ; mais
le caractère est inaltérable, il
peut être contraint ou déguisé,
il n' est jamais détruit. L' orgueil
humilié et rampant est
toujours de l' orgueil.

Tout ce que l' homme qui a
le plus d' esprit peut faire, c' est
de s' étudier, de se connoître,
et de compter ensuite avec son
caractère ; sans quoi les fautes
et même les malheurs ne servent
qu' à l' abattre, sans le
corriger ; mais pour un homme
d' esprit, ils sont une occasion
de réfléchir. C' est sans doute

p324

ce qui a fait dire qu' il y a toujours de la ressource avec les gens d' esprit. La réflexion sert de sauve-garde au caractère, sans le corriger ; comme les règles en servent au génie, sans l' inspirer. Elles font peu pour l' homme médiocre, elles préviennent les fautes de l' homme supérieur.

p325

CHAPITRE 13

sur l' estime et le respect.

ce que j' ai dit jusqu' ici des différents jugemens des hommes, m' engage à tâcher d' en pénétrer les principes. Toutes les facultés de notre ame se réduisent à sentir et à connoître ; nous n' avons que des idées ou des affections, car la haine même n' est qu' une révolte contre ce qui s' oppose à nos affections. Dans les choses purement intellectuelles nous ne ferions jamais de faux jugemens, si nous

p326

avons présentes toutes les idées qui regardent le sujet dont nous voulons juger. L' esprit n' est jamais faux, que parce qu' il n' est pas assez étendu, au moins sur le sujet dont il s' agit, quelque étendue qu' il pût avoir d' ailleurs sur d' autres matières ; mais dans celles où nous avons intérêt, les idées ne suffisent pas à la justesse de nos jugemens. La justesse de l' esprit dépend alors de la droiture du coeur. Si nous sommes affectés

pour ou contre un objet, il est bien difficile que nous soyons en état d'en juger sainement. Notre intérêt plus ou moins développé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours

p327

senti, fait la règle de nos jugemens. Il y a des sujets sur lesquels la société a prononcé, et qu'elle n'a pas laissés à notre discussion. Nous souscrivons à ses décisions par éducation et par préjugé ; mais la société même s'est déterminée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers, c'est-à-dire, par l'intérêt. Nous consultons tous séparément notre intérêt personnel ; la société a consulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier. C'est l'intérêt public qui a dicté les lois, et qui fait les vertus ; c'est l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il est opposé à l'intérêt

p328

commun. L'intérêt public fixant l'opinion générale, est la mesure de l'estime, du respect, du véritable prix des choses, c'est-à-dire, du prix reconnu des choses. L'intérêt particulier décide des jugemens plus vifs et plus intimes, tels que l'amitié et l'amour, les deux effets les plus sensibles de l'amour de nous-mêmes. Passons à l'application de ces principes. Qu'est-ce que l'estime, sinon un sentiment que nous inspire ce qui est utile à la société ? Mais quoique cette utilité

soit nécessairement relative à
tous les membres de la société,
elle est trop habituelle et trop

p329

peu directe pour être vivement
sentie. Ainsi notre estime n' est
presque qu' un jugement que
nous portons, et non pas une
affection qui nous échauffe,
telle que l' amitié que nous
inspirent ceux qui nous sont
personnellement utiles, et
j' entens par utilité personnelle,
non-seulement des services,
des bienfaits matériels, mais
encore le plaisir et tout ce qui
peut nous affecter agréablement,
quoiqu' il puisse dans la
suite nous être réellement nuisible.
L' utilité ainsi entenduë
doit, comme on juge bien, s' appliquer
même à l' amour, le
plus vif de tous les sentimens,
parce qu' il a pour objet ce que

p330

nous regardons comme le souverain
bien dans le tems que
nous en sommes affectés.
On m' objectera peut-être
que si l' amour et l' estime ont
la même source, et que suivant
mon principe ils ne diffèrent
que par les degrés, l' amour
et le mépris ne dévoient
jamais se réunir sur le même
objet ; ce qui, dira-t-on, n' est
pas sans exemples. On ne fait
pas ordinairement la même
objection sur l' amitié ; on suppose
qu' un honnête homme
qui est l' ami d' un homme
méprisable, est dans l' ignorance
à son égard, et non pas dans
l' aveuglement ; et que s' il
vient à être instruit du caractère

p331

qu' il ignoroit, il en fera
justice en rompant. Je n' examinerai
pas ce qui concerne
l' amitié qui n' est pas toujours
entre ceux où l' on croit la voir.
Il y a bien de prétenduës amitiés,
bien des actes de reconnoissance
qui ne sont pas des
procédés, quelquefois intéressés,
et non pas des attachemens.
D' ailleurs si je satisfais à
l' objection sur le sentiment le
plus vif, on me dispensera, je
crois, d' éclaircir ce qui concerne
des sentimens plus foibles.
Je dis donc que l' amour et
le mépris n' ont jamais eu le même
objet à la fois : car je ne

p332

prends point ici pour amour ce
desir ardent, mais indéterminé,
auquel tout peut servir de
pâturage, et que rien ne fixe, et
auquel sa violence même interdit
le choix ; je parle de celui
qui lie la volonté vers un
objet à l' exclusion de tout autre.
Un amant de cette espèce
ne peut, dis-je, jamais mépriser
l' objet de son attachement,
sur-tout s' il s' en croit aimé : car
l' amour propre offensé peut
balancer, et même détruire l' amour.
On voit à la vérité des
hommes qui ressentent la plus
forte passion pour un objet qui
l' est aussi du mépris général ;
mais loin de partager ce mépris,
ils l' ignorent ; s' ils y ont

p333

souscrit eux-mêmes avant leur
passion, ils l' oublient ensuite,

se rétractent de bonne foi, et
crient à l' injustice. S' il leur arrive
dans ces orages si communs
aux amans de se faire des
reproches outrageans, ce sont
des accès de fureur si peu réfléchis,
qu' ils arrivent aux amans
qui ont le plus de droit de se
respecter.

L' aveuglement peut n' être
pas continuel, et avoir des
intervalles où un homme rougit
de son attachement ; mais cette
lueur de raison n' est qu' un instant
de sommeil de l' amour qui
se réveille bientôt pour la désavouer.
Si l' on reconnoît des
défauts dans l' objet aimé, ce

p334

sont de ceux qui gênent, qui
tourmentent l' amour, et qui
ne l' humilient pas. Peut-être
ira-t-on jusqu' à convenir de sa
foiblesse, et sera-t-on forcé
d' avouer l' erreur de son choix ;
mais c' est par impuissance de
réfuter ce qu' on objecte, pour
se soustraire à la persécution,
et assurer sa tranquillité contre
des remontrances fatigantes
qu' on n' est plus obligé d' entendre
quand on est convenu
de tout. Un amant est bien loin
de sentir ou même de penser
ce qu' on le force de prononcer,
sur-tout s' il est d' un
caractère doux. Mais pour peu
qu' il ait de fermeté, il résistera
avec courage. Ce qu' on lui présentera

p335

comme des taches humiliantes
dans l' objet de sa passion,
il n' en fera que des
malheurs qui le lui rendront
plus cher : la compassion viendra

encore redoubler, annoblir
l' amour, en faire une vertu,
et quelquefois ce sera avec
raison, sans qu' on puisse la faire
adopter à des censeurs incapables
de sentiment, et de faire
les distinctions fines et honnêtes
qui séparent le vice d' avec le
malheur. Que ceux qui
n' ont jamais aimé se tiennent
pour dit, quelque supériorité
d' esprit qu' ils ayent, qu' il y a
une infinité d' idées, je dis d' idées
justes, ausquelles ils ne
peuvent atteindre, et qui ne

p336

sont réservées qu' au sentiment.
Je viens de dire que des instans
de dépit ne pouvoient pas
être regardés comme un état
fixe de l' ame, ni prouver que
le mépris s' allie avec l' amour.
Il me reste à prévenir l' objection
qu' on pourroit tirer des
hommes qui sentent continuellement
la honte de leur attachement,
et qui sont humiliés
de faire de vains efforts pour
se dégager. Ces hommes existent
assurément, et en plus
grand nombre qu' on ne croit ;
mais ils ne sont plus amoureux,
quelqu' apparence qu' ils
en ayent.
Il n' y a rien que l' on confonde
si fort avec l' amour, et

p337

qui y soit souvent plus opposé,
que la force de l' habitude.
C' est une chaîne dont il est
plus difficile de se dégager que
de l' amour, sur-tout à un certain
âge : car je doute qu' on
trouvât dans la jeunesse les
exemples qu' on voudroit alléguer,

non-seulement parce que
les jeunes gens n' ont pas eu le
tems de contracter cette habitude,
mais parce qu' ils en sont
incapables.

Le jeune homme qui aime
l' objet le plus authentiquement
méprisable, est bien loin de
s' en douter. Il n' a peut-être
pas encore attaché d' idée aux
termes d' estime et de mépris,
il est emporté par la passion.

p338

Voilà ce qu' il sent ; je ne dirai
pas, voilà ce qu' il sait : car
alors il ne sait ni ne pense rien,
il jouit. Cet objet cesse-t-il de
lui plaire, parce qu' un autre
lui plaît davantage, il pensera
ou répétera tout ce qu' on voudra
du premier.

Mais dans un âge mûr il
n' en est pas ainsi, l' habitude est
contractée ; on cesse d' aimer et
l' on reste attaché. On méprise
l' objet de son attachement,
parce qu' on le voit tel qu' il
est, et on le voit tel qu' il est,
parce qu' on n' est plus amoureux.
Puisque notre intérêt est la
mesure de notre estime, quand
il nous porte jusqu' à l' affection,

p339

il est bien difficile que
nous y puissions joindre le mépris.
L' amour ne dépend pas
de l' estime ; mais dans bien des
occasions l' estime dépend de
l' amour.

J' avoue que nous nous servons
très-utilement de personnes
méprisables que nous reconnoissons
pour telles ; mais
nous les regardons comme des
instrumens vils qui nous sont

chers, et que nous n' aimons
point, ce sont même ceux dont
les personnes honnêtes payent
le plus scrupuleusement les
services, parce que la reconnoissance
seroit un poids trop
humiliant.
C' est avec bien de la répugnance

p340

que j' oserai dire que les
gens naturellement sensibles
ne sont pas ordinairement les
meilleurs juges de ce qui est
estimable, c' est-à-dire, de ce
qui l' est pour la société. Les
parens tendres jusqu' à la foiblesse
sont les moins propres à
rendre leurs enfans bons citoyens.
Cependant nous sommes
portés à aimer de préférence
les personnes reconnues
pour sensibles, parce que nous
nous flattons de devenir l' objet
de leur affection, et que nous
nous préférons à la société. Il
y a une espèce de sensibilité
vague qui n' est qu' une foiblesse
d' organes plus digne de compassion
que de reconnoissance.

p341

La vraie sensibilité seroit
celle qui naîtroit de nos jugemens,
et qui ne les formeroit
pas.
J' ai remarqué que ceux qui
aiment le bien public, qui affectionnent
la cause commune, et s' en occupent sans
ambition, ont beaucoup de liaisons
et peu d' amis. Un homme
qui est bon citoyen activement,
n' est pas ordinairement
fait pour l' amitié ni pour l' amour.
Ce n' est pas uniquement
parce que son esprit est trop
occupé d' ailleurs ; c' est que

nous n' avons qu' une portion déterminée de sensibilité qui ne se répartit point, sans que les portions diminuent. Le feu

p342

de notre ame est en cela bien différent de la flamme matérielle, dont l' augmentation et la propagation dépend de la quantité de sa nourriture. Nous voyons chez les peuples où le patriotisme a régné avec le plus d' éclat, les peres immoler leurs fils à l' état ; nous admirons leur courage, ou sommes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d' après nos moeurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous verrions qu' ils faisoient à peine des sacrifices, puisque la patrie concentroit toutes leurs affections, et qu' il n' y a point d' objet vers lequel le préjugé de l' éducation ne

p343

puisse les porter. Pour ces républicains l' amitié n' étoit qu' une émulation de vertu, le mariage une loi de société, l' amour un plaisir passager, la patrie seule une passion. Pour ces hommes l' amitié se confondoit avec l' estime : pour nous l' une est, comme je l' ai dit, un simple jugement de l' esprit, et l' autre un sentiment. On ne craint point de dire d' un homme qu' on l' estime et qu' on ne l' aime point ; c' est faire à la fois un acte de justice, d' intérêt personnel et de franchise : car c' est comme si l' on disoit que ce même homme est un bon citoyen, mais qu' on a

p344

sujet de s' en plaindre, et qu' on se préfère à la société. Aveu qui prouve aujourd' hui une espèce de courage philosophique, et qui autrefois auroit été honteux.

L' altération qui est arrivée dans les moeurs, a fait encore que le respect, qui chez les peuples dont j' ai parlé étoit la perfection de l' estime, en souffre l' exclusion parmi nous, et peut s' allier avec le mépris. Le respect n' est autre chose que l' aveu de la supériorité de quelqu' un. Si la supériorité du rang suivoit toujours celle du mérite, ou qu' on n' eût pas prescrit des marques extérieures de respect, son objet seroit

p345

personnel comme celui de l' estime, et il a dû l' être originairement, de quelque nature qu' ait été le mérite de mode ; mais comme quelques hommes n' eurent pour mérite que le crédit de se maintenir dans des places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut plus dès-lors possible de confondre la personne dans le respect que les places exigeoient. Cette distinction se trouve aujourd' hui si vulgairement établie, qu' on voit des hommes réclamer quelquefois pour leur rang, ce qu' ils n' oseroient prétendre pour eux-mêmes. Vous devez, dit-on, humblement du respect à ma place, à mon

p346

rang ; on se rend assez de justice
pour n' oser dire, à ma personne.
Si la modestie fait tenir
le même langage, elle ne l' a
pas inventé, et elle n' auroit
jamais dû adopter celui de
l' avilissement.
La même réflexion fit comprendre
que le respect qui pouvoit
se refuser à la personne,
malgré l' élévation du rang, devoit
s' accorder malgré l' abaissement
de l' état à la supériorité
du mérite ; car le respect en
changeant d' objet dans l' application,
n' a point changé de
nature, et n' est dû qu' à la supériorité.
Ainsi il y a depuis long-tems
deux sortes de respects,
celui qu' on doit au mérite,

p347

et celui qu' on rend aux
places à la naissance. Cette
derniere espèce de respect n' est
plus qu' une formule de paroles
ou de gestes, à laquelle les
gens raisonnables se soumettent,
et dont on ne cherche à
s' affranchir que par sottise, et
par un orgueil puéril.
Le vrai respect n' ayant pour
objet que la vertu, il s' ensuit
que ce n' est pas le tribut qu' on
doit à l' esprit ou aux talens ;
on les loue, on les estime,
c' est-à-dire qu' on les prise, on
va jusqu' à l' admiration ; mais
on ne leur doit point de respect,
puisqu' ils pourroient ne
pas sauver toujours du mépris.
On ne mépriseroit pas précisément

p348

ce qu' on admire, mais
on pourroit mépriser à certains

égards ceux qu' on admire à
d' autres. Cependant ce discernement
est rare ; tout ce qui
saisit l' imagination des hommes
ne leur permet pas une
justice si exacte.
En général, le mépris s' attache
aux vices bas et la haine
aux crimes hardis, qui malheureusement
sont au dessus du mépris,
et font quelquefois confondre
l' horreur avec une sorte
d' admiration. Je ne dis rien en
particulier de la colère, qui
n' a guère lieu que dans ce qui
nous devient personnel. La
colère est une haine ouverte et
passagere, la haine une colère

p349

retenuë et suivie. En considérant
les différentes gradations,
il me semble que tout concourt
à établir les principes que je
propose, et pour les résumer
en peu de mots.
Nous estimons ce qui est utile
à la société, nous méprisons
ce qui lui est nuisible. Nous
aimons ce qui nous est personnellement
utile, nous haïssons ce
qui nous est contraire, nous
respectons ce qui nous est
supérieur, nous admirons ce qui
est extraordinaire.
Il ne s' agit plus que d' éclaircir
une équivoque très-commune
sur le mot de mépris,
qu' on employe souvent dans
une acception bien différente

p350

de l' idée ou du sentiment qu' on
éprouve. On croit souvent, ou
l' on veut faire croire qu' on méprise
certaines personnes, parce
qu' on s' attache à les dépriser.

Je remarque au contraire qu' on ne déprise avec affectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriser, et qu' on estime forcément ceux contre qui on déclame. Le mépris qui s' annonce avec hauteur, n' est ni indifférence, ni dédain ; c' est le langage de la jalousie, de la haine et de l' estime voilées par l' orgueil ; car la haine prouve souvent plus de motifs d' estime, que l' aveu même de l' estime sincère.

p351

CHAPITRE 14

sur le prix réel des choses.

nous n' avons examiné dans le chapitre précédent que l' estime relative aux personnes ; faisons l' application de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choses, et alors estimer ne veut dire que priser. Dans quelle proportion estimons ou prisons-nous les choses ? Dans celle de leur utilité combinée avec leur rareté ; et cette seconde façon de les considérer est ce qui

p352

distingue l' estime que nous faisons des personnes d' avec le prix des choses. Cette distinction est si sûre, que nous n' estimons les personnes par leur rareté, qu' en les considérant comme choses. Telle est, par exemple, l' estime que nous avons pour les talens, dont nous faisons alors abstraction

d' avec la personne.
Il faut encore observer à l' égard
des choses, comme je l' ai
fait à l' égard des personnes,
que le plaisir, soit réel, soit de
convention, que ces choses
peuvent nous faire en flâtant
nos sens ou notre amour propre,
se rapporte à leur utilité ;
mais de quelque nature que

p353

soit cette utilité, c' est toujours
avec la rareté qu' elle se combine
pour le prix que nous y
mettons. Ajoutons que l' utilité
se mesure encore par son
étenduë ; de façon que de deux
choses, dont l' utilité et la rareté
sont égales, l' utilité qui
est commune à un plus grand
nombre d' hommes mérite le
plus d' estime ; et ces trois mobiles
du prix que nous mettons
aux choses, l' utilité, l' étenduë
de cette utilité, et la rareté,
se combinent à l' infini, et
toujours par les mêmes loix.
éclaircissons ces principes
par des exemples. Les choses de
première nécessité, telles que
le pain et l' eau, ne peuvent pas

p354

être rares, sans quoi elles ne
seroient pas nécessaires ; n' étant
pas rares, elles ne peuvent
attirer notre estime ; mais si
par malheur elles cessent pour
un tems d' être communes,
quel prix n' y mettons-nous
point ? Ce principe fait la règle
du commerce.
Comment décidons-nous
du prix de toutes les choses
matérielles ? Par la même loi.
Nous prions beaucoup un diamant,

en quoi consiste son utilité ? Dans son éclat, dans le léger plaisir de la parure, et sur-tout dans la vanité frivole qui résulte de l'opinion d'opulence et de ses effets. Mais d'un autre côté sa rareté est de

p355

la première classe, et ses degrés compensent ou surpassent ceux que d'autres choses auroient du côté de l'utilité. D'ailleurs sous un autre aspect l'utilité en est très-grande, puisqu'il est dans la classe des richesses qui sont représentatives de toutes les utilités matérielles. Passons aux talents ; par où les prisons-nous ? Par la combinaison de leur utilité, soit pour les commodités, soit pour les plaisirs ; par le nombre de ceux qui en jouissent, et la rareté des hommes qui les exercent. Les arts ou métiers de première nécessité sont peu estimés, parce que tout le monde est en état de les exercer, et

p356

qu'ils sont abandonnés à la partie de la société malheureusement la plus méprisée. On n'a pas pour les laboureurs l'estime, que la reconnaissance, la compassion, l'humanité dévoient inspirer. Mais en supposant par impossible qu'il n'y eût à la fois qu'un homme capable de procurer les moissons, on en feroit un dieu, et la vénération ne diminueroit que lorsqu'il auroit communiqué ses lumières, et qu'il auroit acquis par-là plus de droit à la reconnaissance.

On pourroit après sa
mort rendre à sa mémoire ce
qu' on auroit ravi à sa personne.
C' est peut-être ce qui a procuré

p357

les honneurs divins à certains
inventeurs ; il y a eu plusieurs
divinités dans le paganisme
qui n' ont pas eu d' autre origine.
à l' égard des arts de pur
agrément, et dont toute l' utilité
consiste dans les plaisirs
qu' ils procurent, dans quel ordre
d' estime les rangeons-nous ?
N' est-ce pas suivant les degrés
de plaisirs et le nombre des
hommes qui peuvent en jouir ?
Il n' y a point d' art où les
hommes en général soient plus
sensibles qu' à la musique ; et
le plaisir qu' elle leur fait dépendant
de l' exécution, il semble
qu' ils devroient préférer
ceux qui exécutent les pièces

p358

à ceux qui les composent ; mais
d' un autre côté les compositeurs
sont les plus rares, et leur
utilité est plus étendue. Leurs
compositions peuvent se transporter
par-tout, et y être exécutées ;
au lieu que le talent
de l' exécution, quelque supérieur
qu' il puisse être, se trouve
borné au plaisir de peu de
personnes, du moins en comparaison
du compositeur.
La rareté d' une chose sans aucune
espèce d' utilité, ne peut
mériter d' estime. Celui qui lançoit
des grains de millet au travers
d' une aiguille, étoit vraisemblablement
unique ; mais cette
adresse n' étoit d' aucune
utilité ; la curiosité qu' il pouvoit

p359

exciter n' étoit pas même
une curiosité de plaisir. Il y a
des choses qu' on veut voir,
non par le plaisir qu' elles font,
mais pour savoir si elles sont.
Pourquoi les ouvrages d' esprit,
en faisant abstraction de
leur utilité principale, méritent-ils
plus d' estime et font-ils
plus de réputation que des
talens plus rares ? C' est par
l' avantage qu' ils ont de se
répandre et d' être par-tout également
goûtés par ceux qui
sont capables de les sentir.
Corneille n' est peut-être pas un
homme plus rare que Lully ;
cependant leurs noms ne sont
pas sur la même ligne, parce
qu' il y a un plus grand nombre

p360

d' hommes à portée de jouir
des ouvrages de Corneille
que de ceux de Lully, et que
le plaisir qui naît des ouvrages
d' esprit développant celui
des lecteurs, ou leur touchant
le coeur, flâte le sentiment et
l' amour propre, et doit en plus
d' occasions l' emporter sur le
plaisir des sens que les talens
nous causent.
Ce n' est pas que dans nos
jugemens nous fassions une
analyse si exacte, et une comparaison
si géométrique ; une justice
naturelle nous les inspire,
et l' examen réfléchi les
confirme.
Qu' on parcoure les sciences
et les arts avec cet examen

p361

réfléchi, on verra que l' estime
qu' on en fait part toujours des
mêmes principes qui s' étendent
jusque sur la politique et
la science du gouvernement.
On a recherché bien des
fois quel étoit le meilleur : les
uns se déterminent pour l' un ou
pour l' autre par leur goût particulier :
d' autres jugent que la
forme du gouvernement doit
dépendre du local et du caractère
des peuples. Cela peut
être vrai ; mais quelque forme
que l' on préfère, il y a toujours
une première règle prise
de l' utilité étendue. Le meilleur
des gouvernemens n' est
pas celui qui fait les hommes
les plus heureux, mais celui

p362

qui fait le plus grand nombre
d' heureux. Combien faut-il
faire de malheureux pour fournir
les matériaux de ce qui fait
ou devrait faire le bonheur de
quelques particuliers, qui même
ne savent pas en jouir ?
Ceux à qui le sort des hommes
est confié, doivent toujours
ramener leurs calculs à la
somme commune.
Tout est et doit être calcul
dans notre conduite ; si nous
faisons des fautes, c' est parce
que notre calcul n' embrasse
pas tout ce qui doit entrer dans
le résultat, soit faute de lumières,
soit par ignorance, ou par
passion.
Ce n' est pas que les passions

p363

mêmes ne calculent, et quelquefois
très-finement ; mais

elles n' évaluent pas tous les
tems qui devraient entrer
dans le calcul, et de-là naissent
toutes leurs erreurs : je m' explique.
La sagesse de la conduite dépend
de l' expérience, de la prévoyance,
et du jugement des
circonstances présentes : on
doit donc faire attention au passé,
au présent et à l' avenir ; et
les passions n' envisagent qu' un
de ces objets à la fois, le présent
ou l' avenir, et jamais le
passé. Quelques exemples rendront
cette vérité sensible.
L' amour ne s' occupe que
du présent, il cherche le plaisir

p364

actuel, oublie les maux passés,
et n' en prévoit point pour
l' avenir.
La colère, la haine, et la
vengeance qui en est la suite,
jugent comme l' amour. Ces
passions prennent toujours le
meilleur parti possible pour
leur bonheur présent ; l' avenir
seul fait leur malheur ; l' ambition
au contraire n' envisage
que l' avenir ; ce qui étoit le
terme dans son espérance, n' est
plus qu' un moyen pour elle,
dès qu' il est arrivé.
L' avarice juge comme l' ambition,
avec cette différence,
que l' une est agitée par l' espérance,
et l' autre par la crainte.
L' ambitieux espère de proche

p365

en proche parvenir à tout ; l' avare
craint de tout perdre : ni
l' un ni l' autre ne savent jouir.
L' avarice n' est, comme les
autres passions, qu' un redoublement
de l' amour de soi-même ;

mais elle agit toujours avec
timidité et défiance. L' avare
craignant tous les maux, desire
ardemment les richesses qu' il
regarde comme l' échange de
tous les biens. Il n' est cependant
pas aussi dur à lui-même
qu' on le suppose ; il calcule
très-finement, conclut assez juste
d' après un faux principe, et
trouve bien des jouissances
dans ses privations. Il n' y a rien
dont il ne se prive dans l' espérance
de jouir de tout. Dans le

p366

tems qu' il se refuse un plaisir, il
jouit confusément de tous ceux
qu' il sent qu' il peut se procurer.
Les vraies privations sont
les privations forcées ; celles
de l' avare sont volontaires.
L' avarice est la plus vile, mais
non pas la plus malheureuse
des passions.
On ne sauroit trop s' attacher
à corriger ou régler les
passions qui rendent les hommes
malheureux, sans les avilir ;
et l' on doit rendre de plus
en plus odieuses celles qui sans
les rendre malheureux, les avilissent,
et nuisent à la société
qui doit être le premier objet
de notre attachement.

p49

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)